

M. NIQUEUX

L'émancipation de la femme en Russie (des années 1860 aux années 1980). Caen, 2005

(M2)

Plan :

I – Aperçu de la situation de la femme avant le XIX^e siècle

1. Dans la Russie ancienne (IX^e-XIII^e s.) : un respect et une liberté relatifs, qui vont aller en diminuant

2. Le *Domostroï* (Ménagier du XVI^e s.)

3. Les réformes de Pierre le Grand

4. Le XVIII^e s. : un siècle d'impératrices

5. La situation de la femme dans les différentes couches sociales

II – La femme dans les courants littéraires de la fin du XVIII^e s. aux années 1850.

1. le sentimentalisme (fin du XVIII^e s.) : pour une émancipation intellectuelle de la femme. Karamzine

2. Romantisme et idéalisme allemand

3. L'influence de George Sand

4. le roman "féministe" des années 1840 :

4.1. La critique de l'enseignement donné aux jeunes filles de la noblesse

4.2. La liberté des sentiments. *Pauline Sachs* de Droujinine (1847) et *Jacques* de G.

Sand

III – La deuxième moitié du XIX^e siècle : du féminisme au terrorisme

1. Les circonstances de la naissance du féminisme russe

1.1. La guerre de Crimée (1855)

1.2. L'antiféminisme français (Proudhon)

1.3. La réponse de M. Mikhaïlov

2. Les premières féministes russes (Maria Troubnikova, Nadejda Stasova, Anna Filosofova) et leur action en faveur du développement de l'enseignement supérieur féminin. Les premières femmes médecin russes (Nadejda Souslova, Maria Bokova, Varvara Kachevarova)

3. Les "nihilistes" : une contestation juvénile de toute autorité

3.1. Un roman-culte : *Que faire?* de Tchernychevski (1863)

3.2. Un moyen d'émancipation féminine : le "mariage fictif"

3.3. *Une nihiliste* de Sophie Kovalevskaïa (1850-1891)

4. Les populistes

4.1. La "marche au peuple" (1874)

4.2. Les femmes terroristes : Véra Zassoulitch, Véra Figner, Sofia Perovskaïa

4.3. Le mythe de la femme russe chez Péladan (1858-1918)

4.4. La critique du féminisme par L. Tolstoï

IV – Au tournant du siècle

1. La littérature décadente et symboliste

2. Les premières organisations féministes

V – La révolution et la période soviétique

1. Les premiers décrets
2. A. Kollontaï et la “nouvelle morale”

<http://bu.univ-angers.fr/EXTRANET/CAF/liens.htm> : nombreux liens internationaux

LE FÉMINISME RUSSE (1840-1990)

Histoire de l'émancipation féminine, dans laquelle la littérature tiendra une place importante, puisque c'est là que les idées nouvelles ont d'abord été présentées, avant de pouvoir être mises en pratique.

Rôle avant-gardiste de la Russie, et de la littérature.

Ne pas juger de notre point de vue du XXI^e s. Prendre en compte la lente maturation des esprits (cf. débats actuels sur l'esclavage, sur l'Inquisition, etc.).

I – Aperçu de la situation de la femme avant le XIX^e siècle

1. Dans la Russie ancienne (IX^e-XIII^e s.) : un respect et une liberté relatifs, qui vont aller en diminuant

Russie de Kiev : la femme est plus respectée que dans la Russie moscovite (XVI^e —>).

Olga (v. 890-969). Première princesse chrétienne de Kiev, épouse du premier grand-prince, Igor, et assura l'égence de Sviatoslav à la mort d'Igor (945). Créa une administration d'État, lutte contre les Drevlianes. Se convertit (Hélène). Grand-mère du premier prince chrétien de Kiev, Vladimir. Canonisée au XIII^e s.

1048 : Henri Ier de France envoie une ambassade à Kiev pour demander la main d'Anne, fille de Iaroslav, fils de Vladimir. Mai 1051 : mariage à Reims d'Henri Ier et d'Anne de Kiev.

Petr i Fevronija. Julia Lazarevna.

Chronique du XII^e s. : « Le mariage n'existait point (chez les tribus slaves) : seulement il y avait des jeux entre les villages . Ils allaient à ces jeux : on y dansait, on y jouait des jeux diaboliques ; et là chacun enlevait la femme avec laquelle il s'était entendu ; ils avaient jusqu'à deux ou trois femmes ». (Conte, 221).

Mœurs assez libres : liberté amoureuse avant le mariage : les filles demandent en mariage les garçons qui leur plaisent, l'Église reconnaît comme légale une union de fait (F. Conte, *Les Slaves*, p. 210 sq.). La femme inféconde peut avoir des relations avec un autre homme (le beau-père). Reliquats de matriarcat.

Une fille est préférée à un fils : les parents reçoivent un don à l'occasion du mariage de leur fille, car ils perdent une aide ; avec un fils, il faudra doter les parents de la future belle-fille.

A partir du milieu du XIII^e s. :

Trois éléments ont contribué à asservir la femme :

- Les traditions issues de la société patriarcale,
- l'idéologie monacale
- l'idée orientale de la soumission de la femme au chef de famille, apportée par les invasions tatares

—> enfermement de la femme dans le terem, ou appartements de la femme (provient du gynécée byzantin et du harem tatar.

Au début du XVI^e s., le baron de Herberstein, ambassadeur du Saint-Empire, écrit :

« Les femmes ont une condition tout à fait misérable, car on tient pour honnête celle-la seule qui vit recluse dans sa maison, et ils la surveillent si étroitement qu'elle ne sort jamais. » (p. 60).

Femme battues. Cf. dictons :« Aime ta femme comme ton âme; secoue-la comme un poirier (ou bats-la comme ta pelisse) » ; « Avant d’aller à la guerre, fais une prière, avant d’aller sur mer, fais deux prières, avant de te marier, fais trois prières ».

2. Le Domostroï (Ménagier du XVI^e s.) . La Russie moscovite

Le Domostroï (Ménagier de l’époque d’Ivan le Terrible, XVI^e s). (extraits in Laran) : soumission au mari et indépendance totale dans la “zone de production” : maison, artisanat domestique, réserves de nourriture, travail des enfants et des serviteurs : chap. “Éloge des femmes”

« Si Dieu donne à quelqu’un une femme bonne, elle a plus de prix qu’une pierre précieuse (...) elle rend à son mari la vie bonne et douce (...) Semblable aux navires d’un marchand, elle amène de loin la richesse dans sa maison. Elle se lève dans la nuit, elle distribue les aliments aux habitants de sa maison et la tâche aux servantes : du fruit de ses mains elle fait naître un abondant revenu. Elle ceint ses reins de force et fortifie ses muscles pour le travail. Elle instruit ses enfants et ses serviteurs, et sa lampe ne s’éteint pas de toute la nuit (...) Son mari n’a pas à s’occuper de sa maison (...) Une femme bonne, qui aime la peine, qui est silencieuse, est la couronne de son époux » (Duchesne). Longues absences du mari (commerce, travail, guerre).

Cf. *Proverbes* 31,10 sq. (dernier chap.) :

« Qui trouvera une femme vaillante?
 Son prix l’emporte de loin sur les perles.
 En elle se confie le cœur de son mari,
 et les profits ne lui manqueront pas (...)
 Elle se procure de la laine et du lin,
 elle travaille de ses mains allègres.
 Elle est pareille aux vaisseaux d’un commerçant :
 elle amène de loin sa provende.
 Elle se lève qu’il fait encore nuit,
 elle donne la nourriture à sa maisonnée
 et leur tâche à ses servantes (...)
 Elle sangle ses reins fortement
 et affermit ses bras pour le travail.
 Elle sent que ses affaires prospèrent,
 sa lampe ne s’éteint pas la nuit.(...)
 Elle tend la main au pauvre
 et ouvre le bras à l’indigent.
 Elle ne craint pas la neige pour sa maisonnée,
 Car toute sa maisonnée a double vêtement. (...)
 Elle ouvre la bouche avec sagesse,
 et un enseignement fidèle est sur sa langue.
 Elle surveille la marche de sa maisonnée,
 et elle ne mange pas le pain de l’oisiveté. » (trad. Osty)

3. Les réformes de Pierre le Grand

Les réformes de Pierre le Grand (ukaz ob assemblejax 1718) : Pouchkine, *Le nègre de Pierre le Grand*.

Un oukaze de 1702 exigeait une période de fréquentation des futures mariés de 6 semaines ; 1714 : interdiction faite aux parents de marier leur enfant sans son consentement. Gouvernantes étrangères.

Voltaire, *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand* (1748) :

« Pierre abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes ; et pour rendre les mariages moins malheureux et mieux assortis, il introduisit l'usage de faire manger les hommes avec elles, et de présenter les prétendants aux filles avant la célébration. En un mot, il établit et fit naître tout dans ses États, jusqu'à la société. »

4. Le XVIII^e s., un siècle d'impératrices :

Catherine I, seconde femme de Pierre le Grand (1725-1727)

Anne (1730-1740), fille d'Ivan V, entourée d'Allemands. Bironovščina

Elisabeth (1741-1762), fille de Pierre le Grand. Favoris : Razoumovski, Chouvalov

Catherine II (1762-1796) : princesse de la principauté allemande d'Anhalt-Zerbst, épouse de Pierre III, qu'elle fait déposer et qui est tué.

Réfutation de la relation de voyage de l'abbé Chappe d'Auteroche (1770), qui estimait qu'en Russie « existe le barbare préjugé national de ne voir dans sa femme qu'une esclave » :

« En vérité ce préjugé n'existe pas, et même les femmes ont plus de liberté que dans bien d'autres pays de l'Europe ; outre cela, dans les lois civiles, elles sont très avantagées en Russie. Une femme mariée peut disposer, à l'insu de son mari, de tout le bien qu'elle a apporté en mariage. Elle est l'héritière de la septième partie des biens de son mari s'il ne lui fait point d'autre donation ou douaire. Sa dot est à elle et point au mari ; si la dot a été mangée du vivant du mari, après sa mort, la femme retire des héritiers du mari cette dot. De la maison dont elle est sortie, s'il n'existe point de frère ou de neveu, elle est héritière universelle. Or, croyez-vous, M. l'abbé, que des femmes ainsi avantagées par les lois du pays aient des dispositions à être esclaves des maris? » (H. Carrère d'Encausse, *L'Impératrice et l'abbé*. Fayard 2003, p. 489)

La première présidente de l'Académie des sciences (1782) est une femme, Catherine Dachkova.

5. La situation de la femme dans les différentes couches sociales :

Cf. Code civil de 1835

- La noblesse

De fait, contrairement aux femmes de la plupart des pays européens, la femme russe (noble) pouvait posséder des biens immobiliers (en Angleterre, seulement à partir de 1882), hériter d'1/7^e de l'immobilier et d'un quart des biens meubles de son mari. Les filles avaient aussi le droit d'héritage.

Depuis 1723, le divorce pouvait être obtenu si :

- adultère
- absence prolongée (5 ans) d'un des époux
- emprisonnement, déportation
- entrée dans la vie monastique
- proche parenté

- mariage du vivant d'un des époux (polygamie)

1850 : incapacité physique

Mais la femme ne peut travailler, étudier, voyager à l'étranger sans l'autorisation de son mari.

Cf. Mironov

Droit de vote : en 1864 pour les élections locales, en 1905 au niveau national (France : 1945 : suffragistes)

Enseignement supérieur et enseignement professionnel interdit aux femmes jusqu'aux années 1870.

De 1764 à 1858 : "instituts" (enseignement secondaire). Institut pour jeunes filles nobles à Smol'nyj, fondé par Catherine II en 1764, sur le modèle, au début, de Saint-Cyr. Une vingtaine, dépendant de l'Impératrice. 70/an. « Neutomimaja laboratorija zhenskogo monarxicheskogo êkstaza » (Amfiteatrov). Cf. *Russkie l'guny* de Pisemskij.

« Les jeunes filles vivent là cloîtrées dans un désert affectif et social qui les fait attendre le mariage comme un prisonnier sa levée d'écrou. La formation de l'esprit laisse elle aussi à désirer. On n'encourage ni l'ambition intellectuelle, ni même la soif de lecture ou la simple curiosité. C'est au point que le terme *institutki (pensionnaire)* désigne une jeune personne peu instruite, frivole, écervelée et très naïve » (Genevray, p. 154). Cf. Pauline Sachs

Mariinskie (Maria Fiodorovna, épouse de Paul Ier) instituty : aux frais de la Cour pour les nobles héréditaires seulement, à leurs frais pour les autres catégories privilégiées.

+ pensions privées (10-18 ans). Le "savoir-vivre" domine.

- Les marchands

Despotisme, patriarcat

Cf. *L'orage* de Ostrovski

- Le clergé : une caste fermée.

- Les paysannes

Avaient la possession de leur dot (coffre) et de ce qu'elles gagnaient (basse-cour, lait, travaux d'aiguille). La femme pouvait être chef de famille (*Slavic review*, déc. 1961, XX,4, p. 600-621), en cas d'absence ou de disparition du mari et jouissait alors du droit de vote à l'assemblée communale.

Division du travail : maison, basse-cour, vaches

II – La femme dans les courants littéraires de la fin du XVIII^e s. aux années 1850.

1. le sentimentalisme (fin du XVIII^e s.) : pour une émancipation intellectuelle de la femme. Karamzine

Le féminisme ne pouvait naître que dans la noblesse, seule couche cultivée et perméable aux idées occidentales (philosophie des Lumières).

Fin du XVIII^e : développement de la sensibilité (le sentimentalisme) :

Humanisme généreux, égalité des sexes, foi dans l’instruction, volonté de faire progresser la société.

Cf. J. Breuillard, « Positions féministes dans la vie littéraire russe : fin du XVIII^e et début du XIX^e siècle », *L’Enseignement du russe* 22, 1976, p. 4-24.

Opposition entre ceux qui cherchent à promouvoir l’émancipation intellectuelle des femmes (les karamzinistes), et ceux qui entendent la confiner dans ses missions traditionnelles.

La recherche par les karamzinistes d’une langue qui plaise n’est pas de la littérature pour dames : ils visent la création d’un public cultivé.

Cf. « Poslanie k ženščinam » de Karamzin (1795). Son modèle est l’aristocrate française de l’Ancien régime : « Le philosophe a besoin de vos conseils pour charmer l’esprit, de même que vous savez charmer les cœurs ». Supériorité intellectuelle, sens de la charité.

Fin de l’épître : « Quand donc le Destin tout-puissant dissipera-t-il chez toi les ténèbres des erreurs funestes, et le beau sexe se libèrera-t-il de ses entraves? »

La pauvre Lise. Ce récit de la chute, suivie par un orage symbolique, est riche de réminiscences bibliques qui l’élèvent aux dimensions du mythe : Adam et Ève, le paradis perdu, Éros et Thanatos, avec la grande opposition rousseauiste puis nietzschéenne entre Nature et Civilisation, Peuple et Intelligentsia. L’innocente fille de la nature (*natura*), orpheline de père, est victime de la civilisation incarnée par Éraste, le séducteur venu de la ville : l’idylle platonique, l’utopie paradisiaque sont impossibles.

Plaidoyer de P. I. Makarov pour l’épanouissement culturel des femmes pour faire progresser la littérature, la sensibilité, les mœurs, la société tout entière.

Mépris des šiškovistes. Le thème de l’émancipation intellectuelle des femmes disparaît avec le sentimentalisme, dès 1810, puis avec la guerre contre Napoléon (Nadejda Dourova, femme-officier, se fait passer pour un homme), les décembristes.

La vie privée : cf. littérature.

Enfants, salons, albums (samizdat)

Dans la littérature :

Pupilles, dames de compagnie : Pouchkine, *La dame de pique*

Pisemskij : *Bojarschchina*

Enfance, adolescence de Tolstoï.

V. Sollogub, *Zhizn’ svetskoj zhenshchiny*

2. Romantisme et idéalisme allemand :

Début du siècle : idéalisme allemand (“belle âme” schillerienne, “parenté des âmes” de Goethe, Fichte (*Die Anweisung zum seligen Leben*, 1806 : Instructions pour une vie bienheureuse) : cercle de Stankevitch, Bakunin.

« La femme est une sainte créature, elle est l’ange gardien de l’humanité. Ce n’est pas en vain que la Vierge et la Mère constituent le symbole fondamental de notre religion. Dans ces

deux concepts s'est concentré tout ce que notre terre contient de beau et tout ce qui peut engendrer l'Homme-Dieu. Crois-moi, mon ami! Nous autres, hommes de la nouvelle Europe, nous sommes régénérés par les femmes, et l'amour est un sentiment sur lequel on peut fonder un perfectionnement futur et voir s'ouvrir la voie vers Dieu » (lettre de Stankevitch à Bakounine du 24 nov. 1835, citée par Genevray p. 183 d'après Bourmeyster).

Tatiana de Pouchkine : depuis Tatiana, le personnage féminin russe "classique" est celui de la femme supérieure à l'homme, l'homme de trop : Olga (Oblomov), Tourgueniev (Marianne dans *Terres vierges*, Hélène in *A la veille*) : cherchent à libérer l'homme de son inaptitude à vivre et à agir et se libèrent elles-mêmes (M. Sémon, *Les femmes dans l'œuvre de Tolstoï*, 346).

Nature/civilisation: Les Tziganes, le Prisonnier du Caucase

Elena Gan (1814-1842). Mère de E. Blavatskaïa et de l'écrivain Želixovskaja.

Ideal (1837) : mariage malheureux, solitude de l'héroïne. Opposition romantique idéal/réalité. Étudiée en Allemagne et aux USA. L'une des premières tentatives pour dénoncer l'inégalité de la femme.

Sud sveta (1840). *Sobr. Soč.* 1-4, SPb. 1843.

3. L'influence de George Sand (1804-1876)

Va supplanter celle des romantiques et idéalistes allemands :

Cf. Françoise Genevray, *George Sand et ses contemporains russes. Audience, échos, réécritures*. L'Harmattan, 2000, 412 p.

La plus forte influence après celle de Byron.

George Sand, dont le premier roman, *Indiana* (1832) fut presque immédiatement traduit en russe (1833), jouissait d'une très grande popularité en Russie.

Une cinquantaine de traductions de 1833 à 1850 (souvent en revues, parfois censurées, expurgées, avec ou non des points de suspension) + éditions françaises (parfois interdites). Les coupures concernent les mœurs, la politique et la religion.

Après avoir été raillée et présentée comme un monstre de débauche par la critique conservatrice jusqu'en 1837 (cf. Dostoïevski, t. 19, p. 125), elle devient, grâce à Biéliniski qui met en avant sa « poésie de la réalité » (« Enfin est apparue George Sand, et le roman est définitivement devenu social »), l'écrivain français préféré des années 40, devant Balzac. Biéliniski loue la qualité de la narration, la finesse psychologique, l'absence de préjugés de classe et la défense de la femme opprimée (à propos de *Mauprat*) : « G. Sand est l'avocat de la femme comme Schiller fut l'avocat de l'humanité. Est-il juste après cela, que la masse aveugle, que la foule fruste et ignare ait fait à Mme Dudevant une réputation d'écrivain immoral? » (PSS 5, 175).

Sand a la réputation d'être l'ennemie du mariage (en fait, elle veut le refonder sur des bases nobles et pures). *Indiana* : "tableau des souffrances morales infligées à une âme délicate et pure par la brutalité impérieuse et par l'égoïsme poli", et non pamphlet contre le mariage. *Mauprat* exalte le mariage heureux. Jacques (*Jacques*, XIV) récuse le serment de fidélité et d'obéissance imposé à l'épouse : « Vous ne pouvez pas répondre de votre cœur », dit-il à Fernande. Mourra de chagrin.

Cf. lettre de Belinskij à Botkin du 28 juin et du 8 septembre 1841 contre l'esclavage féminin dans les échanges sexuels.

Belinskij, PSS, t. 7, M. 1955, p. 160 (Sočinenija A. Puškina, st. 2-aja, 1843) :

Мир знания, искусства, словом, мир Общего должен быть столько же открыт женщине, как и мужчине, на том основании, что и *она*, как и *он*, прежде всего — человек, а потом уже любовница, жена, мать, хозяйка и проч.

L'apogée de la renommée de George Sand en Russie se situe entre 1842 et 1848. Ce n'est pas tant son romantisme qui séduisit la critique et le public, que son féminisme, son socialisme utopique, sa « religion de l'Humanité ». Comme le note Dostoïevski, les romans de George Sand apportèrent en Russie des idées qui étaient prohibées sous tout autre forme : « le lecteur sut extraire même des romans tout ce dont on le préservait alors si bien ».

Influence du saint-simonisme, via Enfantin (1796-1864), “amalgame de hippie et de technocrate” (D. Desanti), plein de charisme. Pape ou Père de l'école saint-simonienne. La “réhabilitation de la chair” par Enfantin entraîne une scission (départ de Leroux et Bazard). Enfantin prêche l'égalité des sexes. Influence de Fourier (le degré de libération des femmes est la mesure de la libération générale). Attend le salut de la Femme-Messie (cf. Paul Morand, *Les écarts amoureux*) : mysticisme de la femme rédemptrice.

Presse féministe des saint-simoniennes : *La femme libre, La femme nouvelle* (1832-1834) : revendication de la liberté sexuelle, de l'émancipation politique et économique.

Influence du saint-simonisme sur George Sand, Flora Tristan, Liszt et Wagner (*l'Art et la révolution*).

Spiridion de G. Sand reflète les idées de Leroux : socialisme chrétien, démocratismе évangelique : le Christ est un “philosophe sublime”. Socialisme utopique ou humanitaire, qui séduira Dostoïevski.

Dostoïevski, dont « George Sand a littéralement bercé l'adolescence » lui rendra hommage à sa mort (*Journal d'un écrivain*, 1876).

Il y a récupération, “annexion” de G. Sand par Dostoïevski. D. n'en retient que l'aspect moral. Sand incarne pour D. le socialisme originel, non matérialiste et athée. Il en fait “l'un des plus parfaits confesseurs du Christ”, alors qu'elle prônait la religion du Saint-Esprit qui succèdera à la religion chrétienne et bannira tout sacrement. Fascination de la femme altière, foi en l'homme. Bref, Sand incarne l’“idée russe”, le service universel de l'humanité.

« Le socialisme chrétien magnifié chez G. Sand remplace la démocratie républicaine qu'elle défendait avant tout. La “fraternité universelle” éclipse l'égalité des citoyens, le sacrifice — la liberté, et la compassion — la justice » (Genevray, 279).

Mauprat conte l'histoire de hobereaux-bandits et présente une famille groupée autour d'un crime, comme dans *Les Frères Karamazov*. Dans *Spiridion* les rapports du moine âgé, Alexis, et du jeune novice Angel ressemblent à ceux de Zossime et d'Aliocha (cf. *Études*, 238, 1939).

Humiliés et offensés (1861) : cf. Lucrecia Floriani de Sand : Natacha Ixmeneva fait fi des convenances bourgeoises et rejoint son amant (Aliocha Valkovskij). Mais elle manque de forces pour défendre son amour. Retourne chez son père : *Stradaniem vse očičaetsja*. (spor s turgenevskoj Lizoj).

Georgesandisme (“camélisme”, Herzen)

Pleschcheev, « *Moj znakomyj* » (1858) :

Он беден был. (Его отец
В гусарах век служил,
Любил танцовщиц и вконец

Именье разорил.)

И ярый был он либерал:
Все слабости людей
Он энергически карал,
Хоть не писал статей.

Не мог терпеть он спину гнуть,
Любил он бедный класс,
Любил помещиков кольнуть
Сатирой злой подчас.

И Жоржем Зандом и Леру
Был страстно увлечен,
Мужей он поучал добру,
Развить старался жен. [...]

Хоть предавал проклятью он
Пустой, бездушный свет,
Но был в губернии пленен
Девницей в тридцать лет.

Она была иных идей...
Ей не был Занд знаком,
Но дали триста душ за ней
И трехэтажный дом.

Женился он, ему пришлась
По сердцу жизнь сам-друг...
Жена ввела его тотчас
В губернский высший круг.

И стал обеды он давать,
И почитал за честь,
Когда к нему съезжалась знать,
Чтоб хорошо поесть.

И если в дом к нему порой
Являлся генерал,
Его, от счастья сам не свой,
Он на крыльце встречал.

Жена крутой имела нрав;
А дом и триста душ
Давали ей так много прав...
И покорился муж.

[Quête identitaire : conversion au catholicisme de femmes de l'aristocratie russe : le catholicisme donnait aux femmes plus de possibilités de manifester leur zèle religieux, tandis que l'usage du français leur permettait de formuler avec plus d'audace aveux, hésitations, aspirations. Comtesse Golovine, Mme Swetchine.

Damskie al'bomy

Mme de Krüdener :

<http://www.siefar.org/DictionnaireSIEFAR/SFKrudener.html>

4. Le roman "féministe" des années 1840

Dans les années 40, grâce à G. Sand, la condition féminine devient un lieu commun du journalisme et des lettres russes, même si cela ne débouche pas encore sur des initiatives publiques comme après 1855.

Le terme d'émancipation a été popularisé par les saint-simoniens dans son application aux femmes: cf. K. Pavlova, poésie de 1847 (« My sovremennicy... », k E. Rostopčinoj) :

Красавица и жорж-зандистка,

Вам петь не для Москвы-реки (...)

Не требую эмансипаций

И самовольного житья (...)

Ромјаловскіј, Меšчанское счаст'е (1860) : Хотят восстановить права женщины, которые не должны быть меньше прав мужчины... Это и называется эмансипациею.

En 1861, la suppression du servage est ainsi appelée : èmansipacija krest'jan, qui déclencha le mvт des femmes : « L'idée de l'émancipation féminine se répandit comme un raz-de-marée sur toute la Russie centrale, et elle m'emporta moi aussi » (E. Kovalskaïa, Autobiographie).

Le mot féminisme est utilisé par Fourier en 1837.

Défense "humanitaire" de la femme en tant que membre de l'espèce humaine et non en tant que catégorie opprimée : extension de la pensée libérale, antidespotique, du XVIII^es . L'égalité des sexes est un cas particulier de l'égalité tout court.

4.1. La critique de l'enseignement donné aux jeunes filles de la noblesse dans les pensions :

Contre le système d'instruction féminine :

Mémoires d'"institutki". Pépinières de futures féministes (idéal/réalité) : Pisemskij, *Ljudi 40-x gg.*

Enseignement à la maison : précepteurs

Karolina Pavlova (1807-1893), *Dvojnaja žizn'* (1848) :

Известно, что девушки высшего круга без англичанки быть нельзя. У нас в обществе по-английски не говорят, английские романы барышни наши обыкновенно читают в переводе французском, а Шекспир и Байрон для них вовсе неприкосновенны ; но если ваша шестилетняя дочь говорит иначе, чем по-английски, то она дурно воспитана. Из этого часто следует, что мать не так хорошо воспитанная, как ее дочка, не

может с ней изъясняться ; но это неудобство маловажное : ребенку английская нянька нужнее матери. (БП, 265)

Gogol : *Les âmes mortes*, chap. 2 (Manilova, p. 1140) :

« La bonne éducation se donne, comme on sait, dans les pensionnats ; et dans les pensionnats, trois matières résumant, comme nul ne l'ignore, toutes les vertus : le français, indispensable à la félicité conjugale ; le piano, destiné à faire passer au mari quelques moments, agréables ; enfin le ménage proprement dit, c'est-à-dire le tricotage de bourses et d'autres surprises ».

Mémoires de Sophie Kovalevskaïa : enfance, éducation.

Pisemskij, *Ljudi sorokovyx godov* : transformation d'une élève de pension en femme progressiste.

4.2. La liberté des sentiments.

Modèle de *Jacques*

Jacques (1834, traduction tronquée en 1844, notamment le suicide de Jacques, mais on le lisait en français ; roman épistolaire) : Fernande, élevée dans l'ignorance des réalités sociales et naturelles, mariée à 17 ans à Jacques, officier retiré du service, de 18 ans plus âgé qu'elle, s'éprend d'Octave. Le héros se suicide pour laisser place à son rival.

Influence sur Droujinine (1824-1864), Herzen, Tchernychevski, Avdeev.

A qui la faute (1845). Reprend l'intrigue de *Jacques*, mais la femme (Lioubov') est ici plus développée que le mari (Kroutsiferski) et s'éprend de Beltov, qui l'aime mais renonce et part. Lioubov se consume de phtisie, le mari continue de boire. A qui la faute? Au mariage? C'est le premier roman russe à remettre en question la valeur du mariage et à poser la problématique de ce qu'on appellera "boire le thé à trois".

Humaniser le mariage : Herzen (*La pie voleuse*, 1846, *A qui la faute*). 1842 : "A propos d'un drame" (PSS, 2). Contre le huis-clos familial.

Pauline Sachs (1847) : les deux thèmes : l'éducation et la liberté des sentiments.

La première nouvelle de Droujinine, Pauline Sachs, sans doute écrite en 1844, après avoir d'abord été envisagée sous forme de drame, fut publiée en décembre 1847 dans la revue de Nékrassov et de Panaïev *Le Contemporain* (*Sovremennik*), fondée par Pouchkine

Pauline Sachs a été parfois réduit à une imitation du Jacques de George Sand, auquel Sachs fait allusion (chapitre VII) : même triangle amoureux, — un mari plus âgé (Jacques a 35 ans, Sachs en a 32), épris d'une jeunesse (Fernande a 17 ans, Pauline 19), chacune ayant une confidente plus âgée et bientôt un amant, — même grandeur d'âme du mari, qui reconnaît les droits du cœur et qui s'efface devant son rival (Jacques se suicide, Sachs « offre » le divorce). La faute est à la mauvaise éducation des pensionnaires.

En reprenant le canevas de Jacques, Droujinine s'exprimait en fait sur toutes les grandes questions de société de son époque : la question féminine, l'éducation des jeunes filles, la question paysanne, la bureaucratie, etc. Mais Pauline Sachs est plus qu'un Jacques russe, c'est une réponse à Jacques, — un anti-Jacques, a pu-t-on dire.

Avec le divorce, Sachs propose une issue moins tragique que le suicide de Jacques, plus réaliste que vengeance des héros littéraires, quoique encore difficilement réalisable à l'époque. Sachs refuse les stéréotypes, il ne trouve aucun modèle à suivre parmi les types légués par la littérature. Droujinine est un antiromantique qui reconnaît toutefois le primat des sentiments, qui constate l'impuissance de la raison : il n'existe pas de réponse toute faite à la liberté des sentiments, chacune des trois personnes du triangle est justifiée par sa sincérité. On

a noté que Pauline Sachs présentait le premier exemple dans la littérature russe d'une femme amoureuse de deux hommes. Ce déchirement, ou ce dédoublement préfigure celui d'Anna Karénine. Droujinine est le premier écrivain russe, avec Dostoïevski, à montrer ainsi la complexité de l'âme humaine.

George Sand rejetait le mariage, — « une des plus barbares institutions » que la société ait ébauchées (Jacques, lettre 6) ; Droujinine déplace l'accusation : le mariage est pour l'ami de Sachs, Zaléchine, l'« une des inventions les plus judicieuses », mais c'est l'éducation des femmes qui est en cause. Sachs, mais aussi le séducteur, Galitzki (chapitre IV, lettre II) dénonce le système d'éducation du pensionnat de Pauline, relayé par sa famille : il en sort de gracieuses, futiles et infantiles poupées, qui n'ont été préparées ni aux réalités sociales (Pauline ne comprend ni le sens ni l'utilité du travail de son mari), ni à celles du mariage. Pauline est une femme-enfant (c'est ce qui attire son séducteur). Sachs a avec elle des rapports de père à fille et se met en tête de la « rééduquer », Pauline voulant de son côté le ramener au modèle commun : il veut élargir son horizon culturel (il lui fait lire, sans succès, George Sand), former son goût esthétique (prude et trivial), développer chez elle, contre la médiocrité ambiante, l'esprit d'indépendance et le sens critique. Ce type de mari ou d'amoureux-précepteur qui veut éveiller¹ la femme à la sensualité ou à la conscience politique — mythe de Pygmalion et Galatée — va figurer dans nombre de romans russes contemporains : le Ravin de Gontcharov (dans Oblomov, les rôles sont inversés, c'est Olga qui joue le rôle de Pygmalion envers Oblomov), Roudine, « Faust », Pères et fils de Tourguéniev, Que faire? de Tchernychevski, où l'on verra l'« homme nouveau » mettre en scène un faux suicide pour laisser sa femme, qu'il a libérée du joug familial, libre de suivre ses nouveaux sentiments... Le plaidoyer de Droujinine, par la voix de Sachs, en faveur de l'éducation des femmes, est dans la tradition de ceux du XVIII^e siècle (Fénelon, dont il y a deux citations cachées, au chapitre II, Karamzine) et annonce ceux des années 60 (notamment les articles de Pissarev de 1859). Mais cette éducation livresque ne prend pas sur Pauline. Inconsciemment, Pauline attend autre chose de son mari, dont la délicatesse lui semble être de la froideur.

Bien que cela ne soit qu'allusif, Pauline Sachs traite non seulement de l'émancipation féminine, mais aussi de l'éducation sexuelle, ou plutôt de son absence : au pensionnat, Pauline n'a lu, en cachette, que des récits frivoles, George Sand lui semble « archi-éhontée » (et « archi-ennuyeuse »), et rien n'est venu la préparer à devenir femme et épouse. Sachs n'est pas le prince charmant rêvé, mais un homme pratique. Toujours tiré à quatre épingles, extérieurement froid, Sachs ne sait exprimer son amour ni par des paroles ni par des gestes. Ses tentatives d'éveiller les sens de Pauline par une sculpture d'Amour et Psyché ou par les romans de George Sand n'ont pas l'effet escompté. Sachs est un rationaliste, incapable de comprendre les désirs de Pauline et ses pressentiments ; son échec est aussi celui d'un manque de discernement psychologique.

Conçu à l'origine comme un drame en trois actes, Pauline Sachs en garde la concision, la progression, avec le coup de théâtre du divorce au lieu du duel attendu, et le dénouement tragique. Frappée par la magnanimité de son mari, Pauline tombe malade, réfléchit, comprend son égarement et meurt de consommation en laissant à son premier mari une confession et une déclaration d'amour : « Ce qu'elle contenait, seuls Dieu, Sachs et Pauline le savent... ». Comme la Pauline du Polyeucte de Corneille, placée dans les mêmes conditions que la Pauline de Droujinine, elle pourrait s'écrier : « Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée! »

1

« Voilà déjà un an que je m'évertue à animer cette mignonne statuette » (*Pauline Sachs*, Prologue, lettre I).

La liberté (le divorce) ne lui a pas apporté le bonheur. La recette de George Sand (l'effacement du mari, l'abolition du mariage) n'est pas une panacée.

Pauline Sachs apporta d'emblée la célébrité à ce jeune inconnu, avec la caution du tout-puissant critique Biéliniski. Selon un contemporain, « il n'y avait pas une famille où mère et fille ne s'endormaient avec cette nouvelle entre les mains et ne s'efforçaient par tous les moyens de savoir qui était ce sympathique avocat et défenseur de toutes les jeunes filles ou femmes inexpérimentées et séduites [...] Faire sa connaissance, parler avec l'auteur de Pauline était pour toute jeune femme ou jeune fille le sommet de la félicité ». Dostoïevski note au début de l'Adolescent que Pauline Sachs a eu une « immense influence civilisatrice » sur la jeune génération, avec Antoine traîne-misère de Grigorovitch. Les Carnets des Démons de Dostoïevski contiennent neuf références à Sachs ou à Pauline, en rapport avec le personnage de Stéphane Trofimovitch Verkhovenski (Gr[anovski] dans les Carnets). L'émancipation féminine et le sort des paysans sont les deux grandes questions des années quarante. Sachs et Pauline vont devenir des types littéraires, des modèles ou des antimodèles de conduite, dans la littérature comme dans la vie réelle. Les héros des romans de Gontcharov (Oblomov), Pissemski (Kalinovitch dans Mille âmes), Avdeev (Sokovlin dans Podvodnyj kamen' / l'Écueil), Tchernychesvki (Lopoukhov dans Que faire?) descendent du Sachs de Droujinine.

Podvodnyj kamen' de Avdeev (L'écueil, 1860) : encore le schéma de Jacques : le mari est si compréhensif, qu'il pousse pratiquement sa femme (Natacha) dans les bras de l'amant (Komlev). Au bout de quelques mois, Natacha s'aperçoit qu'elle ne l'aime pas. Le pardon du mari ne peut réparer le bonheur gâché.

Сороколѣтній холостякъ Соковлинъ, живущій въ деревнѣ, встрѣчается у сосѣдей съ шестнадцатилѣтнею дѣвушкою, Наташею; они полюбили другъ друга. Прежде чѣмъ они успѣли признаться въ этомъ одинъ другому, является въ деревню студентъ Комлевъ, уже прежде знакомый съ Наташею. Соковлинъ воображаетъ, что Наташа любитъ Комлева; онъ уступаетъ ему поприще и запирается дома. Между тѣмъ Комлевъ ясно видитъ, что Наташа любитъ Соковлина; онъ уступаетъ ему поприще и уѣзжаетъ въ университетъ. Когда Соковлину случилось опять побывать въ семействѣ Наташи, онъ наталкивается съ нею на объясненіе въ любви. Соковлинъ рѣшается жениться на Наташѣ, но говоритъ ей: — я старикъ, чувства не зависятъ отъ насъ; если ты, будучи моей женою, полюбишь другого, общайся сказать мнѣ. Наташа общается.

Черезъ шесть лѣтъ Комлевъ заѣзжаетъ къ Соковлину. Послѣ нѣсколькихъ свиданій Наташа влюбляется въ него. Соковлинъ замѣчаетъ это и говоритъ женѣ: что же ты мнѣ не сказала? Нѣсколько времени онъ выжидаетъ, но когда страсть жены дошла до крайней степени, до обмороковъ, Соковлинъ ѣдетъ къ Комлеву. Я узналъ отъ жены, говоритъ онъ ему, что вы влюблены другъ въ друга. Хотите вы жениться на ней? Я буду хлопотать о разводѣ. Не хочу, отвѣчаетъ Комлевъ. А, такъ вы хотите — такъ? возражаетъ Соковлинъ. Поговорите съ ней сами. Комлевъ слушается. Они выдаются съ Наташей ночью, въ саду, и уговариваются ѣхать за границу. Соковлинъ, когда ему сказала объ этомъ жена, самъ все приготовляетъ къ ея отъѣзду и прощается съ нею. Шесть или восемь мѣсяцевъ Наташа между прочимъ ѣздитъ съ Комлевымъ по Европѣ. Въ одно прекрасное утро въ Парижѣ Наташа чувствуетъ, что страсть ея прошла. Разстанемся, говоритъ она Комлеву. Какъ знаете, отвѣчаетъ онъ. Наташа собирается ѣхать, Комлевъ пожимаетъ ей руку и увѣряетъ въ своемъ почтеніи. Наташа приѣзжаетъ къ Соковлину. Тотъ съ радостію принимаетъ ее. Черезъ нѣсколько времени любовь ихъ вполне восстанавливается — и тѣмъ кончается весь романъ.

(...)

Живые люди такъ не дѣйствуютъ; такъ могутъ дѣйствовать только фантомы, находящіеся въ полномъ распоряженіи автора, или люди совершенно не владѣющіе собою и слѣпо покорные какому-нибудь предразсудку. Всѣ дѣйствующія лица исповѣдуютъ независимость и свободу чувствъ, необходимость имъ покориться, но доходятъ въ этомъ ученіи до того, что *ради принципа* дѣйствуютъ совершенно вопреки всѣмъ своимъ чувствамъ. Нужно быть сочиненнымъ съ головы до ногъ, для того чтобы, какъ Соковлинъ, ѣхать предлагать свою жену другому. Какой смыслъ и какая нужда была въ этомъ? Зачѣмъ Соковлинъ такимъ нелѣпѣйшимъ образомъ мѣшается въ чужія дѣла? Развѣ не могла Наташа во имя свободы чувства сама оставить мужа и даже сама собраться въ дорогу?

(...)

Разсказъ автора, какъ разсказъ не естественный, а сочиненный, отличается величайшею холодностію. Онъ весь въ одномъ тонѣ, онъ не ускоряется ни на волосъ даже въ патетичнѣйшихъ мѣстахъ; все сдѣлано очень старательно, но читатель удивляется, замѣчая, что стараніе было одинаково хладнокровно во все теченіе разсказа.

(Vremja, janvier 1861, <http://smalt.karelia.ru/~filolog/vremja/1861/JANVAR/podvkam.htm>)

Romans des années 50 : une j. fille au caractère affirmé, mais avec peu de connaissances, cherche mettre sa vie végétative et égoïste au service du bien commun, et cherche appui auprès d'un homme cultivé et beau parleur, mais de caractère faible, et sans volonté d'agir ("hommes de trop") : Ol'ga et Oblomov, Sacha et le maître in "Sacha" de Nekrasov, Roudine et Natacha, Pisemski. Stolz et Insarov ne sont pas russes!

1860 : *Nakanune* de Tourgueniev. Elena épouse à l'insu de ses parents un étudiant bulgare dont elle veut partager la lutte politique pour l'indépendance de son pays (inspirée par Anita Ribeira, l'épouse de Garibaldi). Elena— symbole de l'émancipation féminine. Amour-sacrifice. Cf. Anite Garibaldi, Toutchkova, amante d'Ogarev. Exemple d'Hélène suivi pendant la guerre russo-turque de 1877-1878 : Julija Vrevskaja, qui meurt du typhus sur le front comme infirmière (Maegd-Soep, p. 143).

Molotov de Pomialovski (1861) : fiancée rebelle

III – La deuxième moitié du XIX^e siècle : du féminisme au terrorisme

Les années 60 (1855-1865) : la naissance du féminisme russe

Le georgesandisme (la réhabilitation du cœur) laisse la place aux causes de la dépendance de la femme.

Si en France, ce sont les droits civiques et politiques qui sont revendiqués, en Russie, c'est le droit à l'instruction et à l'égalité du salaire.

Shelgounov (*Ljudi sorokovyx i šestidesjatyx godov, Delo*, 1869) :

« Ce n'est point du tout l'amour qui constitue pour la jeune fille contemporaine la question vitale, mais cette indépendance économique qui n'était pas du tout l'idéal auquel aspirait la femme de l'époque précédente et qui est le nouveau mot de la vie russe. C'est là un abîme qui sépare les deux périodes, l'actuelle de la précédente. (...) C'était alors le georgesandisme, c'est maintenant le problème féminin »

(cité par Inès Muller de Morogues, *Histoire de la littérature russe, le XIX^e s.* **, p. 652).

1. Les circonstances de la naissance du féminisme russe :

1.1. La guerre de Crimée (1854-1855). La France et l'Angleterre s'allient à la Turquie contre la Russie qui avait accupé les principautés moldaves et valaques et avait détruit la flotte russe à Sinope (1853). Russes battus à l'Alma, siège de Sébastopol.

La défaite dans la guerre de Crimée met fin à la période "aristocratique" de la littérature russe. Appels à l'égalité des droits et des classes. Discussions sur les causes de la catastrophe. Débats sur l'éducation des femmes.

Au début de la guerre de Crimée, la grande-duchesse Elena Pavlovna proposa à Pirogov, le célèbre chirurgien (1810-1881) de diriger un corps de sœurs de charité (infirmières) : sur les 163, 110 appartenaient aux couches privilégiées (femmes, filles, veuves de fonctionnaires nobles et de propriétaires terriens, 25 venaient de la bourgeoisie, 5 du clergé, et 5 moniales. Cf. Tolstoï, *Récits de Sébastopol*.

A la fin de la guerre, Pirogov publia un article, « Questions de vie », où il mettait l'accent sur la nécessité d'une éducation féminine. A partir de ce moment, la question de l'enseignement devint cruciale.

Autre cause :

1.2. L'antiféminisme français

[Diderot : *Sur les femmes* (1772)]

Une femme révolutionnaire, Olympe de Gouges a publié une Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne (1791) qui dénonçait l'exclusion des femmes de la représentation politique et réclamait, avec insistance, la citoyenneté des femmes. En fait, la Déclaration était une copie du Contrat Social de Rousseau et de la Déclaration des droits de l'Homme de 1789.

Défense des droits de la femme (1793) de Mary Wollstonecraft.

Marie-Olympe de Gouges est décapitée par Robespierre et Théroigne de Méricourt devient folle après avoir été fouetté nue en public par les partisans de leur adversaire.

Michelet : *L'amour*, 1858 : livre à la gloire de l'amour.

La femme doit peu travailler ; l'homme doit gagner pour deux ; faut-il prendre une Française? Raison, brillant, précocité de la Française. Le mariage l'embellit. La femme veut la fixité et l'approfondissement de l'amour. Il faut que tu crées ta femme, elle ne demande pas mieux.

Union de l'intuition (féminine) et de l'idée (virile)

....

Spinoza, Schopenhauer, Hegel, A. Comte contre l'égalité H/F

Proudhon : "De la justice dans la révolution et l'Église", t. IV, 1858.

Pour Proudhon, la femme est plus faible et moins intelligente.

Proudhon assignait aux femmes le rôle de mère au foyer se consacrant à sa famille, soumise à l'époux dans un couple monogamique rigide (le mariage chrétien laïcisé), peu instruite et interdite de participation à la vie publique. Même position de Bakounine.

Réponse de Jenny d'Héricourt

Karen Offen, «Qui est Jenny P. d'Héricourt ? Une identité retrouvée», *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 1987-03

Forte personnalité que Jeanne-Marie Poinard, alias Jenny d'Héricourt (Besançon 1809 - Paris 1875), d'abord institutrice, jeune femme séparée réclamant le rétablissement du divorce. Elle publie des romans, sera communiste icarienne (Cabet), étudie la médecine homéopathique, deviendra sage-femme. En 1848-1849, elle appartient au noyau dur des féministes révolutionnaires. Elle collabore à partir de 1855 à de nombreux périodiques, notamment à une revue philosophique italienne libérale, *La Ragione*, ainsi qu'à la *Revue philosophique mensuelle* de Charles Fauvety, où, dans le numéro de décembre 1856, est publié son article, "M. Proudhon et la question des Femmes", qui déclenche la polémique. Proudhon lui réplique sous forme d'une lettre dans le numéro de janvier 1857 de la même revue (pp. 142-148) :

" Non, Madame, vous ne connaissez rien à votre sexe ; vous ne savez pas le premier mot de la question que vous et vos honorables ligueuses agitez avec tant de bruit et si peu de succès. Et si vous ne la comprenez point, cette question ; si, dans les huit pages de réponses que vous avez faites à ma lettre, il y a quarante paralogismes, cela tient précisément, comme je vous l'ai dit, à votre *infirmité sexuelle*. J'entends par ce mot, dont l'exactitude n'est peut-être pas irréprochable, la qualité de votre entendement, qui ne vous permet de saisir le rapport des choses qu'autant que nous hommes vous le faisons toucher du doigt. Il y a chez vous, au cerveau comme dans le ventre, certain organe incapable par lui-même de vaincre son inertie native, et que l'esprit mâle est seul capable de faire fonctionner, ce à quoi il ne réussit même pas toujours. Tel est, madame, le résultat de mes observations directes et positives : je le livre à votre sagacité obstétricale et vous laisse à en calculer, pour votre thèse, les conséquences incalculables."

Un extrait de l'ouvrage de Jenny d'Héricourt, *La Femme affranchie, réponse à MM. Michelet, Proudhon, E. de Girardin et autres novateurs modernes* (Bruxelles, A. Lacroix Ed., 1860, 2 vol. in-18, 229 + 288 p.) donne un aperçu de ses idées : « Mon but est de prouver que *la femme a les mêmes droits que l'homme*. De réclamer en conséquence son émancipation ; enfin d'indiquer aux femmes qui partagent ma manière de voir, les principales mesures qu'elles ont à prendre pour obtenir justice. Le mot *émancipation* prêtant à équivoque, fixons-en d'abord le sens. Emanciper la femme, ce n'est pas lui reconnaître le droit d'user et abuser de l'amour : cette émancipation là n'est que l'esclavage des passions ; l'exploitation de la beauté et de la jeunesse de la femme par l'homme ; l'exploitation de l'homme par la femme pour sa fortune ou son crédit. Emanciper la femme, c'est la reconnaître et la déclarer libre, l'égal de l'homme devant la loi sociale et morale et devant le travail » (p. 6 et 7). A la suite,

entre autres, d'une traduction en anglais de *La Femme affranchie* en 1864, elle gagna les Etats-Unis et y séjourna jusqu'en 1872, collaborant avec les féministes américaines.

Proudhon eut également affaire à une autre – et fort jeune, elle avait dix-huit ans – adversaire féminin, Juliette La Messine, alias Juliette Lambert, alias Mme Edmond Adam (1840-1936), auteur d'un vigoureux pamphlet, *Idées anti-proudhoniennes sur l'Amour, la Femme et le Mariage* (Paris, Alphonse Taride Ed., 1858, in-18, 196 p.). On y rencontre des idées vives : « Et d'abord, il n'est pas vrai que l'amour n'ait pour but que la reproduction. Le but de l'amour est dans l'amour même, c'est-à-dire dans le bonheur qu'il promet et qu'il donne » (p. 32) ; « Il faut qu'elles [les femmes] deviennent productrices. Le travail a seul émancipé les hommes, le travail seul peut émanciper les femmes. » (p. 100).

Autre réponse à Proudhon, par Joseph Déjacque, auteur de *L'humanisphère*, utopie anarchique (1857) :

De l'être-humain mâle et femelle

Lettre à P.J. Proudhon par (1857) :

Qu'est-ce que l'homme ? *rien*. – Qu'est-ce que la femme ? *rien*. – Qu'est-ce que l'être-humain ? – TOUT

<http://joseph.dejacque.free.fr/ecrits/lettrepjp.htm>

1.3. La réponse de M. Mixajlov (1858-1861, in *Sovremennik*).

Articles importants de Mixail L. Mixajlov (1829-1865) poète et publiciste radical, petit-fils d'un serf. Le premier à étudier la question sous tous ses aspects (travail, éducation, amour). Apologète de l'émancipation. « Le créateur de la question féminine ». Réfute les positions antiféministes de Michelet et de Proudhon. Eugénie d'Héricourt avait rencontré Mixajlov à Paris en 1858 (Mixajlov écrivant ses articles à Trouville). Meurt en Sibérie (déporté pour avoir écrit et distribué un tract en 1861). Auteur d'une utopie passéiste.

Triangle amoureux Mixajlov- N. Shelgounov et sa femme Lioudmila Petrovna Mixaelis, jusqu'à leur arrestation en 1862. Cf. *Utopičeskij socializm v Rossii*.

A la fin des années 1850, lorsque Nicolai Chelgounov, gentilhomme mais pauvre, épouse sa cousine Lioudmila Mikhaelis, il pose la liberté de sa future femme en principe: "(...) Vous serez libre. Vous pourrez choisir vous-même un nouveau mari et vivre avec lui tout le bonheur possible sur terre sans penser à moi. Vous ne devez pas vous faire du souci pour vos ressources, je prendrai toujours soin de vous et ne vous fermerai jamais la porte de ma maison. "(12) Le mariage restera "blanc" pendant longtemps; Chelgounov confesse du reste être peu intéressé par le sexe. Il offre ainsi à sa femme seulement l'autonomie amoureuse. Jamais, semble-t-il, Lioudmila n'envisagea la possibilité d'avancer seule. Quelques années après son mariage, elle rencontre un compagnon de lutte de son mari, Mikhaïl Mikhaïlov dont elle devient la maîtresse. Le triangle décide alors de vivre sous le même toit. Très engagés dans le combat révolutionnaire, les deux hommes seront l'un après l'autre arrêtés et déportés. Lioudmila restée seule à Saint-Petersbourg avec son fils (de Mikhaïlov) se décide à prendre le chemin de la Suisse où vit une importante communauté de Russes, autour de Bakounine et de Outine. Là elle vit avec Alexandre Serno-Soloviévitch, accouche d'un autre fils, puis délaissée par cet amant, rejoint en Sibérie son premier mari (Mikhaïlov est mort entre-temps) dont elle aura aussi un enfant.

= « Femmes nouvelles dans la Russie ancienne » par Sylvie Braibant

<http://www.aleph99.org/chee/femru.html>

Principal article de M. Mixajlov (1829-1865) :

Женщины, их воспитание и значение в семье и обществе

Статья написана Михайловым в 1858 г., во Франции. Впервые опубликована в Современнике № 4, 5, 8 за 1860 г., с посвящением Л. П. Шелгуновой. В статье отразились ожесточенные споры о женской эмансипации, которые велись в обществе "Отеля Мольера" в Париже (где Михайлов жил), связанные с появлением в 1858 г. третьего тома книги Прудона De la justice dans la Révolution et dans l'Église, посвященного разбору семейных отношений и роли женщины в обществе. Эти споры Михайлов описал в первом и пятом Парижских письмах (см.: С, 1858, № 9 и 1859, № 1). Там же он обещал вернуться к вопросу о женской эмансипации и книге Прудона, что он и сделал в настоящей статье, фрагменты которой печатаются по : Михайлов. Соч., т. 3. М. 1958.

Заметное падение нравственности, произведенное во Франции односторонне усвоенными идеями об эмансипации женщин, должно было вызвать реакцию, как и все реакции, крайнюю и одностороннюю. Не обращая внимания на те благие приобретения, которые движение к освобождению слабейшей до сих пор половины человечества все-таки вместе с временным злом доставило жизни и обществу, реакционеры принялись осуждать не злоупотребления свободы, неизбежные при ее новости, а самый принцип ее. Они готовы видеть идеал семейного общества у племен, остающихся еще на низших ступенях развития, и, оставив при нас все завоевания науки, обратить домашний быт наш в так называемое "естественное состояние".

Прудона можно, пожалуй, и поблагодарить за его смелость выговорить наконец то, что все антагонисты женского движения или высказывали до сих пор слабыми намеками, или стыдливо затаивали в себе. [...]

Только коренное преобразование женского воспитания, общественных прав женщины и семейных отношений - представляется мне спасением от нравственной шаткости, которою, как старческой немочью, больно современное общество. Практические философы, плодящиеся, словно грибы, в гнили и плесени настоящего общественного здания, не любят никаких коренных преобразований, вероятно, по чувству самосохранения; но им бояться нечего: не только сами они, но и многие их поколения найдут себе удобную и питательную почву, прежде чем совершится преобразование, о котором я говорю... [...]

Как элементарное, детское воспитание, так и образование в обширном смысле, общее и специальное, должны быть, в существенных условиях своих, одинаковы для обоих полов. Одинаковая забота должна прилагаться к умственному развитию как мальчика, так и девочки. [...] Всякое знание, признаваемое полезным для мужчины, должно быть признано полезным и для женщины. Личные способности каждого решают степень участия его в успехах науки, в делах общества. [...]

Участие в труде и промышленности, в науке и искусстве вообще должно быть доступно каждому совершеннолетнему члену общества. Если это еще и не так на деле, то все-таки мы идем к такому порядку,- это ясно из всего хода современного общества. [...]

Признавая женщину тоже членом общества, как мы это и делаем на словах, следует дать ей все исчисленные права. В какой мере и как она ими воспользуется - это уже не наше дело. Как существо мыслящее она требует этих прав, и мы обязаны дать ей их, как дадим их рано или поздно пролетарию и невольнику-негру. [...]

Брак при исчисленных условиях становится высоконравственным союзом,

интересы жены и мужа сливаются, деятельность их направляется к одной цели, и нынешняя непрочность супружеских отношений становится почти невозможной.

Discussions dans le *Sovremennik*. Pisarev, Dobroljubov (“*Темное царство*”, sur *L’orage*).

Une économiste, Marija Vernadskaja (1831-1860), éditrice avec son mari de *Ekonomicheskij ukazatel’*, prône l’indépendance économique de la femme. (Stites, 63).

La position de Dostoïevski : polémique avec Strachov en 1861 (“*Otvet Russkomu vestniku*”, t. 19, p. 119 sq.) :

Что же, наконец, вы называете эманципацией? Если под эманципацией вы разумеете право всякой женщины ставить своему мужу, при всяком удобном случае, рога, то, разумеется, вы правы, в вашей ненависти к эманципации. (...) Для нас вся эманципация сводится к христианскому человеколюбию, к просвещению себя во имя любви друг к другу, - любви, которая имеет право требовать себе и женщина. *По-нашему*, весь вопрос об эманципации сводится на обыкновенный и всегдашний вопрос о прогрессе и развитии. (19, p. 126).

Même critique du *Russkij vestnik* par Tchernychevski (t. 19, p. 306).

Le marxisme fut pour la première fois appliqué à la question féminine en 1863, par l’économiste Julij Zhukovskij : problème purement économique ; puis Tkatchev (“*Vlijanie èkonomicheskogo progressa na polozhenie zhenshchin i sem’i*”, 1866, in *Zhenskij vestnik*).

Autres causes :

l’abolition du servage (1861 ; 1863 pour les Noirs américains), la formation d’un prolétariat féminin,

le populisme, les doctrines révolutionnaires.

2. Les premières féministes russes et leur action en faveur du développement de l’enseignement supérieur féminin.

Dans les années 70-80 paraissent de très nombreux travaux d’historiens (et de femmes historiennes), d’ethnographes, d’anthropologues sur la femme dans le passé et le présent (cf. Jukina et biblio allemande), sa place et son rôle historique, culturel, économique, social.

John Stuart Mill : *De l’assujettissement des femmes* (1869). Tr. russe en 1870.

Anna Karenine est une réponse à Mill.

Les féministes doivent louvoyer entre les conservateurs et les radicales nihilistes.

A la fin des années 70, la Russie devance tous les pays européens pour l’émancipation féminine (enseignement supérieur)

La question de la prostitution est posée dans les années 1860. 150 maisons de tolérance à SPb, 2000 prostituées. Cf. Krestovskij.

Trois réponses à la question féminine : Féminisme, nihilisme, radicalisme :

Féministes (les femmes n’emploient pas le terme de féministes) : améliorer le système (influence de Clara Balfour) : aide mutuelle, philanthropie. Issues de la haute société.

III.2. Les premières féministes russes et leur action en faveur du développement de l’enseignement supérieur féminin

L'éducation est considérée comme le moyen idéal pour placer les femmes sur un plan d'égalité avec les hommes puisqu'elle permettrait aussi de leur assurer une autonomie.

A l'origine des écoles du dimanche et des cours féminins supérieurs.

- La situation : dans l'enseignement secondaire :

Котошихин (1666): «Московского государства женский пол не учен и не обычай тому есть».

До 1858 года общее среднее образование давалось исключительно институтами для благородных девиц, представлявшими собой закрытые учебные заведения, в программе которых на первом месте стояли французский язык, танцы и "хорошие манеры".

Воспитание = образование характера, привычка к добродетели, умение обращаться в обществе.

1764 : Создание Воспитательного общества благородных девиц (Екатерина II) : 200 + 240 мещанских девушек

En France : St Cyr : 1686-1793

В 1858 году было основано первое открытое и общедоступное Мариинское женское училище, по образцу которого были устроены в 1862 году Мариинские женские гимназии (*gimnazii de 6 ans, progimnazii de 3 ans*). А в 1894 году для среднего женского образования существовало в России 163 гимназии министерства народного просвещения, 30 институтов и 30 гимназий ведомства учреждений императрицы Марии.

Fin du siècle : 1121 établissements, dont 759 dans la province de SPB, soit 12 595 j. filles (13 fois moins que de garçons)

En France :

- 23 Juillet 1836: la loi Pelet incite chaque commune à avoir au moins une école primaire pour filles.

En 1850, la loi Falloux impose aux communes de plus de 800 habitants d'ouvrir une école de filles : deux tiers des filles sont scolarisées. En Espagne, la loi Moyano de 1857 impose une école de filles pour 500 habitants.

- loi du 21 Décembre 1880: l'école primaire devient obligatoire aussi bien pour les filles que pour les garçons mais l'enseignement reste différent ; la même année, Camille Sée crée l'enseignement public secondaire féminin et, en 1882, la loi Ferry reconnaît l'égalité des sexes devant l'instruction.

loi Goblet du 30 Octobre 1886: la mixité est acceptée dans les écoles des communes de moins de 500 habitants, pour des raisons économiques avant tout (obligatoire en 1975).

Jusqu'en 1924: le programme scolaire est le même pour les filles et les garçons mais les lycées restent séparés.

Enseignement supérieur :

En 1848, l'Université de Londres a créé le Queen's College pour les femmes, principalement consacré à la formation des institutrices, même si elles n'avaient pas le droit d'obtenir des diplômes à Londres jusqu'à 1878. Le Bedford College a été créé en 1849 et en 1874, le collège universitaire pour femmes de Cambridge, puis le collège d'Oxford en 1879. Malgré le nombre croissant de collèges, jusqu'au XIXème siècle, ni Oxford ni Cambridge ne

permettaient que les femmes reçoivent des titres et leurs cursus comprenaient des matières mineures telles que les cours de piano. (Bowen 1985). Les premières universités allemandes à ouvrir leur portes aux femmes ont été Heildelberg et Fribourg, dans l'état de Baden en 1901, mais les prussiennes n'en ont pas bénéficié avant 1908. (Bowen 1985).

En Espagne, il faudra attendre 1910 pour que la Loi de 1888, qui imposait un permis spécial pour que les femmes puissent s'inscrire officiellement à l'université, soit abrogée. (Flecha 1996).

En France à partir des années 80 :

En 1871, Julie Daublé, première Française à avoir passé le baccalauréat - dont les programmes ne furent unifiés pour les deux sexes qu'en 1924 -, parvient à s'inscrire en licence de lettres.

1889-90 : 152 étudiantes à Paris dont 24 Françaises, 8 Anglaises, 107 Russes (dont 92 en médecine, 19 en maths-physique, 7 en lettres, 3 en droit)

С 1859 года женщины слушали лекции в университетах (auditrices libres) В 1863 году, при выработке нового университетского устава, доступ в университеты женщинам был запрещён, и масса девушек и женщин отправились за границу получать высшее образование, которого они не могли получить на родине (в 1890 году из 152 студенток в Париже 107 было русских). Но в 1863 же году при гимназиях были учреждены педагогические курсы, сначала двухлетние, а затем трёхлетние с двумя отделениями: словесно-историческим и естественно-математическим.

Mars 1868 : Pétition au recteur de l'U. de SPb (400 signatures, dont celles de Trubnikova, Dmitri Mendeleev, Borodine) pour l'enseignement supérieur féminin.

Cours mixtes ouverts en janvier 1870 (700 étudiantes) : "владимирские курсы", существовавшие до 1873 года. Soutien de Dostoïevski ("V nej (zhenshchine) – zalog nashego vozrozhdenija" (Dnevnik, 1870). La Russie devance la France.

Le premier véritable établissement d'enseignement supérieur féminin est ouvert à Moscou en 1872 (Высшие женские курсы в Москве (Герье) = cours privé. Lettres : 103 étudiantes, 256 en 1884-5.

"Лубянские курсы" (на Лубянке), открытые в 1872 году, достигли по объёму преподавания в них естествознания и физико-математических наук уровня физико-математического факультета с 4-х летним курсом.

En 1874, le comte Pahlen, ministre de la Justice, accuse les femmes instruites d'être les principaux agents de la propagande révolutionnaire.

Puis Kazan (1876), Kiev, SPb 1878, sous la direction de l'historien Bestoujev-Rioumine + A. Beketov, O. Miller ; slovesno-ist., fiziko-mat., et matematicheskoe otdelenie ; 4 années. En 1881, sur les 938 étudiantes, il y avait 610 nobles, 133 de la classe des marchands, 9 paysannes, 8 filles de soldats. 50 r./an. Fermés en 1886, réouverts en 1889. Financés par la société civile.

Fin XIX^e s. : la Russie juste après l'Angleterre pour l'enseignement féminin.

Ce résultat est dû à un

Triumvirat de féministes :

- Maria TRUBNIKOVA (1835-1897) : fille du décembriste déporté V. Ivachov et de sa compagne Camille Ledantu. Son mari devint l'éditeur des *Birzhevyye vedomosti*. Salon à SPb à partir de 1855. Correspond avec d'Héricourt.

- Nadejda STASOVA (1822-1895), fille de l'architecte V. P. Stasov (1769-1848), sœur de Vlad. Vas. Stasov (1824-1906), critique musical lié au groupe des Cinq (Mogučaja kučka) et de Dm. Vas. Stasov, avocat des populistes (1828-1912), père de Elena Dmitrievna Stasova (1873-1966), bolchevique, membre du Komintern.

- A. P. FILOSOFOVA (Anna Pavlovna Diaghileva ; Serge D. est son neveu, son fils Dmitri Filosofov).

25-30 "activistes", une centaine de sympathisantes

Lettre de John Stuart Mill du 18 décembre 1868 : (1869 : trad. de *La soumission de la femme* de John Stuart Mill (éducation, libre éducation). Critique de Straxov) :

С чувством удовольствия, смешанного с удивлением, узнал я, что в России нашлись просвещенные и мужественные женщины, возбудившие вопрос об участии своего пола в разнообразных отраслях высшего образования - исторического, филологического и научного, считая в том числе и занятие практической медициной (...) То, чего с постоянно возрастающей настойчивостью безуспешно требовали для себя образованнейшие нации других стран Европы, благодаря вам, милостивые государыни, Россия может получить раньше других. (in *Zapiski N. V. Stasovoj* [publiées par V. Stasov en 1896], cité par Rozanov, « *Ženskoe obrazovatel'noe dviženie 60-x godov* », Religija I kul'tura, SPb 1899, p. 101).

Organisent des concerts pour recueillir des fonds. Démarches auprès des ministres.

Lettre d'Andrée Léo. Critique de Tolstoï.

Toutes les trois fondent la "Société des appartements bon marché" (Obshchestvo deshevych kvartir) en 1859 à SPb. Créent des ateliers de couture, des cuisines communes, une école pour les mères au travail, en 1863 une maison d'édition féminine coopérative (Zhenskaja izdatel'skaja artel') : Andersen, Darwin... Société d'aide aux femmes pauvres de SPb., Société de diffusion de lectures utiles, Société d'encouragement du travail féminin...

Ateliers de couture qui périssent : les "nihilistes" ne savent pas coudre, les bonnes ouvrières gagnent plus avec un vrai patron (cf. *Quatre femmes...*, p. 42, souvenirs de Zassoulitch).

Ecoles du dimanche (1859-1862) : pour les femmes adultes (23 en 1860 à SPb) ; 500 (?) dans le pays en 1862. Stites, 113. Fermées en 1863, sous l'accusation d'abriter des nihilistes.

Presse féminine : Zhenskoe obrazovanie (SPb, 1876-1892, puis *Obrazovanie*)

Zhenskij vestnik : 1866-68

Cf. Н.К. Якубенко, «Женская тема» на страницах петербургских журналов 70-х годов XIX века», в : *Российские женщины и европейская культура: материалы V конференции, посвященной теории и истории женского движения / Сост. и отв.ред. Г.А. Тишкин. СПб.: Санкт-Петербургское философское общество, 2001. С.90-94 ; http://anthropology.ru/ru/texts/yakub/woman_11.html*

Droit de vote :

Finlande : 1906 (le premier pays)

1919 : Tchécoslovaquie, Suède, Autriche, Pays-bas

1944 : France

Le féminisme espagnol, que Mary Nash qualifie de social plus que de politique, n'a pas

axé ses revendications sur le droit de vote. S'il est vrai que depuis 1870 environ, des textes revendiquent l'égalité politique totale, le droit de vote n'acquiert une réelle importance qu'à partir de la II^{ème} République et du débat sur la Constitution de 1931. Cette Constitution très démocratique a établi le suffrage universel et n'a pas exclu les femmes malgré les résistances des partis de gauche et de droite. La députée radicale Clara Campoamor a défendu la motion incluant le suffrage féminin au nouveau texte constitutionnel, mais elle n'était pas seule car dans la rue, les féministes épaulaient l'action de cette députée. La défaite républicaine et la dictature franquiste ont supprimé le suffrage universel jusqu'à la Constitution de 1978.

Les premières femmes médecins

Helena Volet-Jeanneret

« Les premières femmes médecins en Russie au XIX^o siècle »

Etudes de lettres, Lausanne, oct-déc. 1988

Les premières femmes médecin russes. Trois pionnières.

<http://debono.club.fr/debono/3-F.htm> (La Médecine en Russie de 1801 à 1917 par Ludovic Debono)

Thèse de médecine soutenue le 19 juin 1997 à la [faculté de Besançon](#).

1754. Premiers cours pour sages-femmes :

La tsarine Elisabeth, sensible au sort des femmes en couches, fonde plusieurs écoles de sages-femmes de bon niveau. Elles étudiaient la gynécologie, l'obstétrique, la pédiatrie néonatale, et la vénérologie.

1819. Premiers cours pour infirmières

Guerre de Crimée (communauté de l'Élévation de la Croix) : infirmières-religieuses appréciées de tous.

1858. Ouverture du premier lycée de jeunes filles à SPb ; 38 élèves en 1866, 336 en 1881.

En 1861, sur l'initiative de quelques professeurs progressistes comme [Pirogov](#), [Setchenov](#) ou Gruber, plusieurs étudiantes sont admises à suivre des cours et des TP au sein de l'Académie Médico-Chirurgicale : Nadejda Souslova, Maria Bokova, Varvara Kachevarova-Roudnieva (musulmane, boursière des cosaques bachkirs, qui obtient son diplôme de médecin en 1868). En 1862, l'enseignement supérieur se ferme aux femmes, sauf pour Kachevarova.

Nadejda Souslova (1843-1913) : première femme médecin en Europe. Née en 1843, fille d'un ancien serf du comte Cheremetiev, parlant français, allemand, anglais, latin. Lorsque l'enseignement supérieur lui est interdit, en 1862, elle part à Zurich, et soutient en 1867 sa thèse de doctorat.

Souslova épouse en 1868 le Suisse [Erismann](#) qu'elle a rencontré à l'université. Le couple rentre s'installer en Russie où Erismann devient le célèbre hygiéniste. Malgré son diplôme, Souslova rencontre beaucoup de tracasseries administratives avant de pouvoir exercer (elle sera obligée de repasser tous ses examens avant d'obtenir, en 1868, le diplôme russe). Elle travaille beaucoup en Crimée où elle s'occupe surtout d'obstétrique et de gynécologie et écrit quelques nouvelles.

Maria Bokova (1839-1928) : fille du général Obrouchev, se voit interdire des études supérieures par ses parents, car “dégradantes” dans sa position sociale. Contracte un mariage blanc avec un jeune médecin, P. I. Bokov : passe de la tutelle de ses parents à celle de son mari. Tombe amoureuse du physiologue I. Setchenov; cf *Que faire?* Part elle aussi à Zurich, obtient son doctorat en 1871. C’est la quatrième femme (2 Anglaises) à recevoir le titre doctoral. Elle se perfectionne ensuite dans le domaine de l’ophtalmologie en Autriche, Allemagne et Angleterre puis rentre exercer sa spécialité en Russie, surtout en Ukraine.

La troisième grande pionnière est Varvara KACHEVAROVA (1844-1899). Orpheline et illettrée jusqu’à 14 ans, elle commence par faire des études de sage-femme avant de vouloir se perfectionner en vénérologie. Elle parvint à poursuivre ses études à l’Académie Médico-Chirurgicale en utilisant un subterfuge. Elle convainc le gouverneur d’Orenbourg (province proche des steppes d’Asie Centrale) que les femmes-médecins sont nécessaires pour vaincre la pudeur des musulmans et pouvoir les soigner. Elle peut ainsi entrer à l’académie (militaire) comme boursier d’un régiment de Cosaques. Elle réalise de brillantes études mais malgré sa deuxième place à l’examen final en 1868, elle n’est pas autorisée par l’académie à poursuivre sa thèse comme elle en a le droit. Pugnace, elle travaille au laboratoire de Botkine et peut enfin soutenir sa thèse en 1876. Kachevarova fut la première femme à obtenir son diplôme et son doctorat en Russie, et la seule pendant longtemps à être lauréate de l’Académie Médico-Chirurgicale. Le gouvernement d’Orenbourg qui la soutint d’abord ne voulut pas l’employer une fois ses diplômes reçus. Elle travailla huit ans au *zemstvo* de Voronej puis rentra à Saint-Petersbourg. De santé fragile, elle doit arrêter ses activités avant de mourir en 1899.

Rappelons brièvement leurs rares aînées. Elisabeth Blackwell fut la première femme diplômée de médecine en 1849 dans l’état de New-York aux Etats-Unis. Mais l’école ferme après elle son accès aux femmes. D’autres écoles (ex : Cleveland) ouvrent des cours pour les femmes mais ils sont souvent amputés des matières “sensibles” (anatomie, urologie, etc.). Toutes ces écoles ne sont pas des universités au sens européen dans lequel nous l’entendons. Leur formation en huit mois (!), adaptée à la situation rustique des Etats-Unis de l’époque, ne peut se comparer aux études médicales des facultés européennes sanctionnées par le titre de docteur en médecine.

En 1872, s’ouvrent des cours de sages-femmes rattachés à l’Académie militaire de médecine : sur 109 demandes, 90 sont admises. Cours séparés de ceux des garçons, auxquels il est interdit de parler. Pas d’accès à la bibliothèque, une armoire au secrétariat.

En 1873, le gvt russe demande aux étudiantes russes de Zurich, suspectées d’être des révolutionnaires, de rentrer en Russie. Reviendront en 1890-1910. De 1864 à 1874 120 Russes suivirent des cours, dont 85 en médecine. (400 étudiantes originaires de l’empire russe à Lausanne en 1906-1907) : campagne contre “la surpopulation orientale”.

En 1876, le gvt décide d’accorder les cours complets de 5 ans, comme aux garçons, et change le nom de Cours supérieurs de sages-femmes en Cours de médecine pour femmes.

En 1876 et 1877 pendant la guerre russo-turque, presque la moitié des étudiantes de l’institut partent travailler dans les hôpitaux militaires. Leur excellent travail leur octroie le droit de porter sur la poitrine les lettres “GV” c’est à dire zhenshchina-vrach (“femme-

médecin") et d'exercer librement la médecine sur le territoire russe (51). Malgré leurs qualités et ce joli titre, les difficultés professionnelles ne font que commencer pour ces pionnières. Les fonctionnaires conservateurs n'apprécient guère ces praticiens d'un nouveau genre, nombre d'entre elles sont refusées ou licenciées.

En 1878, 25 étudiantes de 5^e année partent pour le front turc, où leur dévouement est remarqué. Elles passent brillamment leurs examens et reçoivent le droit de porter les palmes médicales aux initiales de *Ž-V* (*ženščina-vrač*).

En 1882 l'Institut n'accepte plus d'inscriptions, et les cours seront fermés en 1887. Le ministre de la guerre, Vannovski, refuse d'avoir un cours de jeunes filles sous sa direction. Les raisons officielles invoquées (le faible niveau de l'enseignement des *gymnasiums* féminins) ne masquent pas la reprise en main réactionnaire de cette époque. La décision fait scandale dans les milieux progressistes.

Les étudiantes russes reprennent alors le chemin de l'exil. A Zurich toujours, mais aussi à Paris, deuxième faculté de médecine à s'ouvrir aux femmes. Les Russes sont de très loin les étudiantes étrangères les plus nombreuses à la faculté de médecine de Paris : 83 sur 101 (82%) en 1886, elles y sont 91% en 1896 (43). "L'étudiante russe aux idées d'avant-garde s'enracine dès lors dans le paysage étudiantin [parisien]". Les femmes trouvent un accueil guère favorable auprès de leurs collègues masculins.

En 1888, sur environ 15.000 médecins que compte la Russie, 750 sont des femmes (5%) En 1890 il est question d'ouvrir à nouveau des cours médicaux féminins. Le conseil d'état vote pour mais Alexandre III refuse le projet. Il faudra attendre 1897 pour voir rouvert "l'Institut Institut féminin de médecine" à SPb, premier du genre en Europe. L'établissement est financé par des dons, les rétributions scolaires et des subventions des municipalités et des *zemstvos*. L'établissement est d'abord destiné à fournir un enseignement médical supérieur en gynéco-obstétrique, néonatalogie et vénéréologie. Les candidates doivent avoir entre 20 et 30 ans, avoir terminé le *gymnasium*, être chrétiennes (5% peuvent appartenir à d'autres religions, dont 3% de juifs), avoir l'autorisation des parents ou du mari, un certificat d'irréprochabilité politique, le certificat d'examen du latin, etc. et payer 50 roubles d'inscription, comme à l'Académie Médico-Chirurgicale. Au bout de quatre ans, les lauréats reçoivent le titre de "sages-femmes savantes". Ce titre de médecin tronqué ne satisfait ni les étudiantes ni leurs professeurs. En 1876, une cinquième année est ajoutée ce qui rend le programme presque identique à celui de l'Académie Médico-Chirurgicale (manquent la médecine légale et l'épizootie). Mais leur titre final n'est encore pas reconnu comme celui de leurs confrères.

En 1899, elles reçoivent le droit d'exercer librement dans tout l'Empire. Celles qui entrent au service de l'Etat auront les mêmes prérogatives et le même salaire que les hommes. Elles restent fonctionnaires même en cas de mariage (en Europe non jusqu'à la première guerre mondiale)

A SPb, près de la moitié des médecins municipaux sont des femmes, soignant entre 7000 et 11600 malades/an (19-31/jour).

Notons que les femmes sont moins bien payées que leurs confrères. Elles reçoivent en moyenne 833 roubles par an contre 1161 roubles pour les hommes

C'est dans les *zemstvos* qu'elles trouveront leur meilleur exercice médical. "Elles ont acquis les plus vives sympathies de beaucoup de *zemstvos* et ont les mêmes droits que les hommes" écrit Ossipov en 1899 (154). Le *zemstvo* de Moscou fait encore là encore figure de précurseur, il fut l'un des premiers à employer des femmes comme médecin. En 1897 elles

étaient une vingtaine sur 78 médecins (25%).

En 1905 les femmes obtiennent le droit de fréquenter librement les universités mais cela dure peu ; en 1910 une nouvelle période de réaction referme à nouveau les portes des universités (197).

3. Les “nihilistes” : une contestation juvénile de toute autorité

≠ Sens occidental : Nietzsche appelle ainsi la maladie dont souffrait la culture européenne mélancolie, goût du néant, sentiment de la décadence.

Hugo : « La négation de l'infini mène droit au nihilisme » (*Les Misérables* VII,6).

C'est Tourguéniev qui a popularisé en Russie le terme de nihiliste, avec son roman *Pères et fils* (1861). Bazarov, un étudiant en médecine, est qualifié par son contradicteur de « nihiliste », car c'est « un homme qui ne s'incline devant aucune autorité, qui ne fait d'aucun principe un article de foi, quel que soit le respect dont ce principe est auréolé » (chap. V). Ce qualificatif, qui se voulait méprisant, sera repris comme un étendard par des émules ou des admirateurs de Bazarov, et notamment le critique radical Pissarev. Dans la première moitié des années 60, le nihilisme désigne en Russie moins une idéologie qu'une attitude que nous qualifions maintenant de contestataire : rejet de l'autorité des parents, de l'Église, de l'État, matérialisme, positivisme, priorité donnée aux études scientifiques (médecine, biologie), négation du romantisme et de l'idéalisme des années 40 et même du sentiment amoureux, code vestimentaire distinctif (cheveux courts, lunettes bleues, cape à la Garibaldi pour les jeunes filles, cheveux longs et bottes pour les jeunes gens, le nihilisme touchant surtout les étudiants, en majorité d'origine noble, de 18 à 25 ans). Le féminisme naissant s'exprime par la revendication de l'égalité des sexes et de l'accès des femmes à l'enseignement supérieur. Il s'agit d'une révolte individualiste contre le despotisme moral. Le prince Kropotkine, devenu le père du socialisme anarchiste, a bien défini ce qu'était ce nihilisme, qui n'a rien de commun avec le nihilisme philosophique de Schopenhauer ou de Nietzsche, ni avec le nihilisme contemporain, négation du sens et du sujet :

« Tout d'abord, le nihiliste déclarait la guerre à tout ce qu'on peut appeler “les mensonges conventionnels de la société civilisée”. La sincérité absolue était sa marque distinctive [...] Il refusait de se plier devant toute autre autorité que la raison [...] Il rompit, naturellement, avec les superstitions de ses pères, et ses idées philosophiques furent celles du positivisme, de l'agnosticisme, de l'évolutionnisme à la façon de Spencer ou du matérialisme scientifique. L'art était soumis avec la même rigueur à cette critique négative. Ces continuel bavardages sur la beauté, l'idéal, l'art pour l'art, l'esthétique, etc. [...] ne lui inspiraient que du dégoût. [...] Tout mariage sans amour, toute familiarité sans amitié étaient condamnés. [Le nihiliste] désirait trouver dans la femme une camarade, une personnalité humaine — non une poupée ou un mannequin — et il se refusait absolument à ces menus témoignages de politesse dont les hommes entourent celles qu'ils aiment tant à considérer comme “le sexe faible”. »

A l'origine, donc, le nihilisme russe des années 60 (1855-6 - 1865-6), est un mouvement de contestation individualiste, de rejet de toute autorité, sans projet politique, affichant son mépris envers le peuple, a fortiori sans engagement terroriste.

Matérialisme et positivisme (valeur progressiste des sciences naturelles), réalisme esthétique utilitariste. Pissarev (pour une « personnalité pensant de façon critique»), Bazarov méprisent la paysannerie, ignorante et superstitieuse.

Les féministes voulaient améliorer le système, les nihilistes le rejetaient (mais n'étaient pas des révolutionnaires). Reprochent aux «pères» d'avoir vu juste mais de ne pas avoir agi : lishnie ljudi.

N'est pas un mv't politique : réaction contre le despotisme moral.

Code de conduite plus libre et plus puritain que celui des nobles, jargon, accoutrements, communes, mariage fictif : contre-culture. Habillement : cheveux courts (en France : fin de la première guerre mondiale; *La garçonne* de V. Margueritte), lunettes foncées, robe de laine

sombre, cigarettes, rejet de la crinoline (jupe de dessous garnie de baleines et de cercles d'acier), du romantisme, études, travail : déféminisation.

Raznotchintsy : séminaristes, artisans, radicalisation idéologique. En fait, la majorité était d'origine noble : à SPb en 1860-61 : 1228 étudiants nobles, 203 d'origine plus modeste.

Tourgueniev, *Pères et fils* (1859). Bazarov, Kouchkina (caricature)

Cf. souvenirs de Kropotkine.

Kovalevskaïa

Articles de Dobrolioubov (*Groza, Nakanune* ; « Ob učreždenii otkrytyx ženskix škol »), Pisarev, (« O ženskix tipax v romanax Goncarova, Turgeneva I Pisemskogo »), Shelgunov.

3.1. Un roman culte : *Que faire?* de Tchernychevski (1863).

Philosophe, critique radical (1828-1889), fils d'un pope. Thèse sur les rapports de l'art et de la réalité (1855) : l'art est inférieur à la réalité de la vie : contre l'esthétique idéaliste des schelligiens. Tâches de l'art : reproduction de la réalité, explication et appréciation. Arrêté en 1862, enfermé à la forteresse Pierre-et-Paul, où il écrit *Que faire*, publié en 1863. Déporté en Sibérie jusqu'en 1883.

Le roman, qui va devenir la bible de toute la jeunesse radicale, traite à la fois de l'indépendance économique de la femme et de la liberté des sentiments. Reprend le schéma des amours triangulaires de *Jacques*, mais leur donne une issue heureuse, grâce à la théorie de l'égoïsme rationnel (Mill). *Que faire* mentionne *Lélia*, *André*, *Jeanne*, *Consuelo*.

Ce roman connut un succès phénoménal, et aucun texte n'a sans doute suscité autant d'utopies pratiques que celui-ci. Dostoïevski ne peut être compris sans référence à *Que faire*. T. partisan d'un socialisme fédératif, inspiré par Feuerbach, Owen, Fourier. Le narrateur du roman revendique son absence de talent littéraire, il se joue du "lecteur perspicace" (conservateur), met à nu les procédés de la fiction et de la composition, créant un anti-roman plus moderne que ce qu'en dit la critique.

Roman d'apprentissage à la fois psychologique et politique, *Que faire?* décrit l'émancipation (familiale, professionnelle, sentimentale) d'une jeune roturière de dix-huit ans, Véra Pavlovna Rozalskaïa, sous la conduite d'«hommes nouveaux», — de deux jeunes médecins qu'elle va aimer successivement. Lopoukhov et Kirsanov. Mus par l'«égoïsme rationnel», l'utilitarisme de Bentham qui rejoint l'altruisme, ils ignorent la jalousie : l'homme, être rationnel, fait le bien (l'utile), son intérêt étant naturellement lié à l'intérêt général.

Véra Pavlovna refuse le mari débauché que sa mère comptait lui faire épouser. Comme elle menace de se suicider, Lopoukhov, avec qui elle prend des leçons, la sauve et la libère de son milieu en concluant avec elle un mariage blanc ("fictif"). Mais Véra s'éprend du camarade de Lopoukhov, le médecin Kirsanov. Lopoukhov simule un suicide pour la libérer, puis il revient sous un autre nom, se marie et retrouve ses amis. Les deux couples vivent heureux. Véra organise des ateliers de couture pour donner du travail (et de l'indépendance) aux femmes, Lopoukhov se fait ouvrier et va lutter en Amérique pour la libération des Noirs.

Chez T., l'émancipation de la femme a une dimension sociale, alors que Sand (*Jacques*) reste dans la sphère individuelle ; pas de passion ni de drame.

Véra Pavlovna incarne la femme affranchie de la tutelle familiale, de l'autorité maritale, de la dépendance financière.

L'utopie est présente sous trois formes: les «hommes nouveaux», les ateliers coopératifs de couture de Véra (inspirés de ceux de Owen) et surtout la vision de l'avenir radieux dans le «Quatrième songe de Véra Pavlovna» (chap. IV, XVI), qui fut éliminé de la traduction française parue en Italie en 1875: «Grâces soient rendues au traducteur d'avoir supprimé le quatrième songe!» — s'écrit F. Brunetière dans son compte rendu de la Revue des deux mondes du 15 octobre 1876. Œuvre censurée en anglais aussi (trad. de 1961!, Stites, 143).

Véra est guidée par une femme d'une grande beauté, synthèse des différentes hypostases de la Femme qui ont jalonné l'histoire de l'humanité. Cette «reine», révélée par Rousseau dans La nouvelle Héloïse, se nomme «égalité en droits». Sous sa conduite, Véra visite un des phalanstères du futur : un palais de verre et d'aluminium abritant 2000 personnes, recouvert d'une immense cloche de fonte et de verre inspirée par le Crystal Palace de l'Exposition Universelle de Londres (1851). Telle une serre géante, il se dresse au milieu de champs, qu'hommes et femmes moissonnent en chantant, à l'aide de machines, sous un immense vélum mobile qui les protège du soleil. Ces repas, copieux, raffinés et gratuits, sont servis dans une vaste cantine, mais ceux qui le désirent peuvent, en payant, avoir encore mieux.

Le paradis de T. est un paradis hédoniste fouriériste, sans contrainte ni égalitarisme forcé. Les distractions des habitants du phalanstère sont placées sous le signe de la diversité et du plaisir : bals en costumes athéniens, concerts, théâtres, bibliothèques, musées, chambres d'amour. Herzen parlera de "bordel" (t. 29/1, 167), et Nabokov de "Maison Tellier" (dans le chap. IV du Don, où est enchâssée une biographie critique de T.). En fait, T., qui fut tout au long de ses vingt années de Sibérie un modèle de fidélité et de sainteté laïque, considérait en bon fouriériste l'éros comme le moteur de la vie : le travail n'est que le prélude au plaisir, où se renouvellent les énergies humaines.

Aux nihilistes primaires (engendrés par le Bazarov de Pères et fils, qui rejetait l'amour), T. oppose des "hommes nouveaux", bons et cultivés, conciliant une activité sociale utile avec une vie privée harmonieuse. Vera (la foi) est l'une des premières activistes de la littérature européenne. Crée un atelier de couture coopératif.

Succès (cf. Pisarev, "Mysl'jashchij proletariat") et critique du roman, accusé d'immoralisme.

Skabichevskij : « Nous lisons le roman presque à genoux, avec une piété qui ne permettait pas le moindre sourire sur les lèvres, comme on lit un livre sacré. L'influence du roman fut colossale sur notre société. Il a joué un grand rôle dans la vie russe, en dirigeant toute l'intelligentsia progressiste sur la voie du socialisme, en le faisant descendre des rêveries éthérées dans la réalité quotidienne, en faisant de celui-ci le but principal auquel chacun devait tendre » (Stites, 147-8). Cf. Leskov.

Raisons du succès du roman :

Opimisme ; tout peut être transformé, et Tchernychevski, propose des moyens concrets ; l'art est un moyen d'action sur la réalité ; synthèse de divers courants (christianisme, utilitarisme, fouriérisme, positivisme ; foi en la toute-puissance de l'intelligence humaine).

Critique de Chelgounov:

Все это дает основание заключить, что Вера Павловна не принадлежала вовсе к тем новым людям, о которых говорится в заглавии романа. Вера Павловна действительно занималась кое-чем, чем не занимались героини Пушкина, Лермонтова и Тургенева. Но затем в ней остается еще много особенностей, характеризующих женские типы писателей этой школы. От Веры Павловны веет аристократическим ароматом, и вся жизнь ее не есть суровый труд и серьезные отношения к вопросам жизни, а какая-то девическая шаловливость, беззаботность и дилетантизм. Она и сама сказала, что

швейная не есть настоящее дело ее жизни и что ей нужно поискать дела. С этой целью начала она учиться медицине, готовилась для получения диплома, но получила ли его, сделалась ли медиком, из романа не видно.

Из того, что Вера Павловна по преимуществу благодушествовала и утешалась жизнью, нужно заключить, что она далеко еще не принадлежит к новым людям, а составляет только переход к ним.

http://az.lib.ru/s/shelgunow_n_w/text_0030.shtml

Histoire d'une jeune fille (première moitié des années 70)

(Aurélien Langlois ,<http://www.eleves.ens.fr/home/aulanglo/traduc/preface.html>)

Refus des préjugés sociaux et bien-être : c'est bien là tout le sujet de l'Histoire d'une jeune fille (écrit en Sibérie, inachevé). Le roman dans son entier est une offensive contre les préjugés qui règnent dans la petite-bourgeoisie de province au sujet de la condition de la femme. L'histoire de Liza Sviline est l'histoire d'une jeune fille qui cherche à s'arracher à ces préjugés, en particulier à ce « bon sens » dont il est tant question dans le roman, dès la première phrase. Tchernychevski nous démontre par l'exemple non seulement la fausseté, mais encore la nocivité des contraintes sociales pesant sur des jeunes filles prises entre le mariage, quels que soient leurs sentiments, et la maladie découlant inexorablement (scientifiquement) de l'abstinence du célibat. [...] Son roman est un roman à thèse, certes, mais ce n'est pas, comme l'était *Que faire ?*, une utopie glorieuse, un brûlot ou un manifeste. Là encore, le scientisme qui caractérise l'approche nihiliste est évident : Tchernychevski travaille en clinicien, en expérimentateur ; l'Histoire d'une jeune fille est une étude de cas. « Prenons une jeune fille de la petite bourgeoisie qui aurait la possibilité d'avoir accès à une éducation supérieure à celle de son milieu — son « cercle », sa « société » : l'auteur n'hésite pas à insister sur ces termes — ; que va-t-il lui arriver, comment va-t-elle s'en sortir ? », semble nous dire Tchernychevski.

« Ce qui est misérable, c'est le sort d'une jeune fille de notre condition, lorsqu'elle devient cultivée. Elle est privée de tout espoir d'être heureuse. Elle ne peut progresser. Elle reste enchaînée à cette vie petite, pauvre et figée dans laquelle végètent les gens rejetés par la bonne société. Peut-elle s'élever, comme son frère, peut-elle être reçue dans le monde ? La pauvreté n'empêche absolument pas un jeune homme de se distinguer des autres s'il les vaut par l'éducation : son costume ne le marquera pas d'infamie. Il porte le même drap noir, le même chapeau, les mêmes bottines que les plus riches hommes du monde. Le dandy habillé de façon plus coûteuse, l'imbécile de mauvais ton, est la risée de tous. Le luxe des toilettes féminines n'a pas d'autres limites que les moyens financiers. Une jeune fille modeste est rivée à son milieu par sa seule robe. Elle serait un paria, si elle se montrait dans une société d'une condition plus élevée que la sienne. Et comment pourrait-elle y entrer ? Où peut-elle être vue sans sa mère, sa tante, sa sœur aînée ? Quelle que puisse être son éducation, les portes de la société pour laquelle tous les jeunes gens bien élevés quittent son milieu lui sont fermées.

– Aucune jeune fille intelligente de notre condition ne se plaint de ce que le grand monde lui est inaccessible », dis-je.

« Nous savons bien que nous n'y trouverions qu'humiliations et afflictions incessantes. Certaines d'entre nous s'y retrouvent : les gouvernantes, qui échappent à notre condition ; pouvons-nous envier leur sort ? Ce sont les plus malheureuses d'entre nous.

– Je ne dis pas, Lizavéta Arsénevna, que la vie des jeunes filles de basse extraction serait meilleure si le monde leur ouvrait ses portes : sans cesse voir le mépris, ressentir l'humiliation, être à chaque instant rejetée, il n'y a rien là d'enviable. Mais c'est une piètre consolation.

« Le développement intellectuel, qui est si profitable aux frères, est fatal aux sœurs. Les jeunes filles de votre milieu ruinent leur bonheur en aspirant à l'éducation. D'ailleurs, comment leur reprocher cette attirance irréfléchie ? Où peuvent-elles trouver le repos, se distraire des petits soucis accablants, des travaux ennuyeux, de la monotonie épuisante de leur existence ? Dans les livres, uniquement. Par conséquent, ne vous blâmez pas, Lizavéta Arsénevna. Comment auriez-vous pu ne pas aimer cette unique consolation, la lecture ?

« Mais parce qu'on ne peut pas vous désapprouver, vous en portez-vous mieux pour autant ? Vous êtes devenue citoyenne d'un monde qui vous est inaccessible en réalité ; ses attraits vous ont retiré la possibilité de vous satisfaire de la condition dont vous ne pouvez sortir. Où sont les hommes de votre milieu qui satisfassent si peu que ce soit à vos exigences ? Pour vous plaire, un homme doit être intelligent et cultivé. Tous ceux qui le sont ont quitté votre société. Ce n'est plus dans nos pièces exigües qu'ils dansent, mais dans de grandes salles de bal, où vous n'êtes pas ; ce n'est pas à vous qu'ils murmurent des mots d'amour, mais à des femmes dont la toilette pour un seul bal coûte plus cher que toutes vos dépenses de garde-robe en un an, plus cher que votre dot toute entière. C'est aussi parmi elles qu'ils se trouvent des fiancées.

« Mais vous ? Il ne vous reste plus qu'à choisir parmi ceux dont n'ont pas voulu vos concurrentes plus heureuses, que vous ne connaissez pas, ceux qu'on n'accepte pas dans les endroits où l'on peut rencontrer vos concurrentes plus heureuses.

« Il ne vous reste que les rejetés. Comment s'étonner que vous n'avez personne à aimer ? Comment vous accuser d'être difficile parce que vous ne trouvez personne à aimer ? Non, c'est vous qui avez raison.

« Mais vous en portez-vous mieux, d'avoir raison ? Vous êtes bien à plaindre, Lizavéta Arsénevna.

(chap. IV, Latchinov et moi)

Mon organisme était totalement épuisé. Je devins de nouveau l'être sans passion que j'étais avant, dans les années heureuses qui avaient précédé ma maladie. Il n'y avait qu'une différence : à dix-neuf ans, je n'avais pas d'émotion passionnée parce que mon imagination ne connaissait pas ni mon corps n'exigeait d'amour physique ; à vingt-cinq ans, mon imagination repue de tableaux érotiques cessa d'en produire parce que mon corps affaibli ne l'y excitait plus. (ch. XI)

L'Histoire d'une jeune fille est inachevée ou, plus exactement, la fin en est parfaitement artificielle : Tchernychevski, ajoutant à la fin de son manuscrit une intervention d'un narrateur de niveau supérieur au sujet d'un manuscrit qu'il ne ferait que retransmettre, ne prend même pas la peine d'en faire mention au début de l'oeuvre. Il semble⁴ que Tchernychevski ait envisagé deux fins différentes. Dans la première, Liza finit par épouser l'un des camarades de son frère, un de ces jeunes gens progressistes. Dans la deuxième, au contraire, elle réussit à surmonter ses préjugés moraux et se laisse aller à une union libre, qui l'amène à tomber enceinte, à être déshonorée et à en mourir. Mais en fin de compte, aucune de ces deux possibilités ne semble satisfaire Tchernychevski. Wanda Bannour a fort bien analysé la raison de cette incapacité à achever son oeuvre :

« Tchernychevski semble avoir bâclé cette fin qui ne devait pas le satisfaire davantage que la première version. Les obstacles s'opposant à une issue satisfaisante étaient en fait ceux-là mêmes qui, dans la société, s'étaient opposés au libre épanouissement de Liza. Nous pensons que Tchernychevski, qui refusait aussi bien une fin tragique — n'avait-il pas dénoncé, rejeté le tragique ? — qu'une happy end sirupeuse et artificielle, ne voyait pas la possibilité de conclure : les conclusions ne seraient possibles que le jour où la société aurait changé.⁵ »

- Les communes

Que faire? entraîna dès l'automne 1863 l'éclosion de nombreux ateliers communautaires et de "communes" : commune de Sleptsov, des ambulants (Kramskoï, Répine), de musiciens (Mousorgski), d'Arthur Benni, caricaturée par Leskov dans son article sur Benni,

Commune de Sleptsov (septembre 1863- juin 1864), qui voulait être un début de phalanstère : colocation entre 7 hommes et femmes. Chacun avait sa chambre et participait aux dépenses. Deux femmes étaient des nihilistes enragées : une mère non mariée et une femme vulgaire et incapable de subvenir à ses besoins. Une autre était sortie de l'Institut des jeunes filles nobles et avait fui le domicile familial. Une autre (Zhukovskaïa) avait aussi quitté sa famille, puis son mari. Les dissensions conduisirent la commune à l'éclatement, au bout de quatre ans. Raillée par Leskov (*Nekuda, Sans issue*). Etude de Tchoukovski.

Progressistes et "impatiens" (postepenovcy et neterpelivcy), "burye" ("prolétaires"), qui deviendront révolutionnaires, et "nihilistes de salon", nobles : antagonismes (cf. Tchoukovski) : discussions sur la nourriture (pain blanc ou gris), les vêtements, les domestiques (nombreux!). Se disloque au printemps 1864. Cf. Souvenirs de Panaeva.

Satire : Vs. Krestovskij, *Panurgovo stado* ; Leskov, *Nekuda* (1864 ; TF : Sans issue) : accuse Sleptsov d'aristocratie", nouvelle femme caricaturée (Bertoldi), et type positif de jeune fille qui s'émancipe de ses mentors (Liza Bakhareva).

Critique de la "fourmilière", de l'égoïsme rationnel par Dostoïevski dans les Carnets du sous-sol.

Ateliers coopératifs (couture, blanchisserie), arteli, tovariščestva.

3.2. Un moyen d'émancipation féminine : *Le mariage fictif*

Pour échapper au joug familial, les nihilistes ont trouvé une solution : le « mariage fictif », ou plutôt, car ces mariages étaient bel et bien célébrés à l'église, le mariage blanc. Le but était de « libérer » la jeune fille de la tutelle familiale, en la laissant ensuite (en principe) vivre à sa guise ; souvent, la chasteté était vécue comme un idéal entre « frère » et « sœur », parfois l'amour venait par la suite, ou bien des triangles amicaux se formaient. C'est la conduite qu'avait donnée en exemple le roman de Tchernychevski *Que faire?*, qui s'inspirait de la réalité et qui sera à son tour imité, la fiction servant souvent en Russie de modèle à la réalité.

Cf. Irina Paperno : On considère généralement que Tchernychevski s'est inspiré de la réalité : le docteur Piotr Bokov, médecin de famille de Tchernychevski, conclut un mariage fictif avec Maria Obroutcheva, fille d'un général et sœur d'un révolutionnaire, pour lui donner la possibilité d'étudier la médecine, contre la volonté de ses parents (29 août 1861). Puis l'amour vint, mais bientôt Maria s'éprit d'un de ses professeurs de l'Académie de médecine, I. Setchenov, ami de Bokov. Un ménage à trois se forma, selon ce que préconisait Rakhmetov (pit' čaj vtroem ; cf. Rousseau), puis Bokov s'éprit d'une de ses patientes, la baronne d'Adelheim (p. 114).

En fait, quand Tchernychevski écrit son roman, Maria Obroutcheva n'a pas encore rencontré Setchenov (cela se fera en 1864-1865). Tchernychevski ne connaissait que son mariage fictif avec Bokov. C'est le roman qui a pu inspirer la réalité, ou du moins l'ennoblir.

Réalité —> fiction—> réalité

Les jeunes filles de la noblesse obtenaient par le mariage fictif un passeport, et partaient en Allemagne ou en Suisse pour entreprendre des études scientifiques ou médicales

auxquelles elles n'avaient pas accès en Russie. Telles sont les « nihilistes » des années 60. Par exemple, en 1872, c'est le jeune populiste S. Sinégoub² qui va demander en mariage la fille d'un pope de campagne qu'il n'a jamais vue de sa vie mais que ses camarades l'ont chargé de libérer. Le récit qu'il fait de son « exploit » (podvig) est captivant. Longtemps, les deux jeunes gens n'osèrent s'avouer qu'ils s'aimaient, tant était grand leur scrupule de violer le contrat initial... Condamné à 9 ans de bagne au procès des 193, Sinégoub sera accompagné par sa femme en Sibérie.

Cf. Mixajlov – Chelgounovy : I. Paperno, p. 126 sq. Restent idéalistes trois ans (1850-1853) : « vyxodili iz svoix komnat vpolne odetymi i prodolzjali govorit' drug drugu "vy" ». En 1861, Mixajlov est arrêté et prend sur lui la responsabilité de la proclamation ("A la jeune génération") écrite par Chelgounov. Déporté en Sibérie, où les Chelgounov le suivent, mais sont arrêtés. Chelgounov est déporté, sa femme, Lioudmila part à Genève et se lie avec Serno-Solov'evitch, puis revient auprès de son mari. Eut un enfant de chacun de ses partenaires.

Le mariage fictif est un avatar de l'idéal romantique de l'amour fraternel, comme chez les premiers chrétiens : cf. Granovskij, Herzen, Bakunin. Les mariés fictifs s'appelaient du reste "frère" et "sœur".

Drame Herzen, sa femme Nathalie et le poète Herweg. Quand Herzen apprend que Nathalie est l'amante de Herweg, il le chasse. Nathalie meurt en couches. Cf. *Byloe i dumy*, chap. 46. Puis se forme un nouveau trio : Herzen, Nathalie Ogariova-Toutchkova, Ogariov. Mais Herzen et Nathalie se disputent. Ogariov se lie avec une ancienne prostituée, qu'il éduque.

Les Chatov in *Besy*

Cf. triangles de l'époque d'argent : Merezhkovskie i dr. n

Rosa Luxembourg, juive polonaise (1870)1919) contracte un mariage blanc avec un médecin allemand pour pouvoir militer dans le Reich.

3.3. Sophie KOVALEVSKAÏA (1850-1891)

Une nihiliste (écrit en 1890, porte sur les années 70), fille d'un général, célèbre mathématicienne et féministe.

Une vraie nihiliste (au sens de contestataire des années 60), et non une nihiliste-terroriste, c'est Sophie Kovalevskaja qui le fut : « Je suis russe, et par là-même, suspecte de nihilisme (ce qui en l'occurrence n'est pas éloigné de la réalité) », écrivait-elle en 1883 au leader social-démocrate allemand G. Vollmar. Comment cette jeune fille de bonne famille noble, qui vécut jusqu'à dix-huit ans au fin fond de la province de Vitebsk, dans le domaine paternel de Palibino, fut-elle « contaminée » par le nihilisme? Son père, le lieutenant-général V. V. Korvin-Kroukovski, était un noble lituanien russifié. Il avait commandé l'arsenal de Moscou. Son grand-père maternel était mathématicien, et son arrière-grand-père (F. I. Schubert), venu d'Allemagne en Russie au XVIII^e siècle, avait été un astronome célèbre. La formation de Sophie Kovalevskaja nous est connue d'après ses Souvenirs d'enfance, remarquable roman d'apprentissage qui ressemble à celui de notre « nihiliste », et précieuse évocation du mode de vie et des principes pédagogiques de la noblesse patriarcale de province.

Comment devient-on "nihiliste"?

2

Sergej Sinégub (1851-1907). Etudiant de l'Académie de médecine de SPb, membre du cercle de Tchaïkovski dès 1871, propagandiste parmi les ouvriers. Ses *Souvenirs d'un tchaïkovskien* furent publiés en 1906 in *Byloe*

L'influence la plus forte sur la formation de Sophie fut celle de sa sœur aînée, Anna (1843-1887). Cette grande lectrice de romans de chevalerie anglais puis de l'Imitation de Jésus-Christ avait été initiée en 1863 aux idées progressistes et matérialistes par le fils du prêtre du village : parti, après le séminaire, étudier les sciences naturelles à Saint-Pétersbourg, il en était revenu en racontant que l'homme descendait du singe et que l'âme n'existait pas. Son père aspergea en vain d'eau bénite ce nihiliste typique. La revue de Nekrassov, *Le Contemporain*, bastion de la critique et de la littérature démocratique, pénétra grâce à lui à Palibino, ainsi qu'un exemplaire de *La Cloche* de Herzen, éditée à Londres et interdite en Russie. Anna délaisse les plaisirs mondains, s'habille simplement, apprend à lire aux enfants des domestiques, s'entretient avec les paysannes. Les idées nouvelles pénètrent aussi par l'intermédiaire d'un oncle, que Sophie adore, ouvert au progrès social et technique, qui dévore la *Revue des deux mondes* et les journaux qui arrivaient une fois par semaine. Les échos de l'insurrection polonaise de 1863 parviennent jusqu'à Palibino, et Sophie (âgée de 13 ans!) rêve d'y prendre part.

En 1864, Anna avoue à sa sœur qu'elle a envoyé en secret à Dostoïevski deux récits. Ceux-ci sont publiés (sous un pseudonyme) dans sa revue, *L'Époque*. Ils reflètent la quête du sens de la vie par la génération des années 60, avec des héros qui meurent sans avoir pu réaliser leur idéal altruiste. Deux semaines plus tard, Dostoïevski envoie à Anna l'argent de sa nouvelle en s'excusant du retard, et en justifiant les quelques coupures effectuées (« savoir biffer est le plus grand art de l'écrivain »). Mais la lettre est interceptée par le général Korvin, et il en résulte un beau scandale : « Aujourd'hui tu vends ta prose ; le temps viendra peut-être où tu te vendras toi-même ! » La lecture du récit, cependant, l'attendrit, et quand, au printemps 1865, Anna et Sophie, chaperonnées par leur mère, vont à Saint-Pétersbourg, Dostoïevski est invité. Veuf depuis peu, l'écrivain fait la cour à Anna, qui doit lui rappeler (« en plus distingué », dit J. Frank, biographe de Dostoïevski) sa maîtresse nihiliste et féministe de 1862-1863, Apollinaria Souslova. Sophie, qui ne quitte pas sa sœur, est secrètement amoureuse de l'écrivain et souffre. Bientôt, Dostoïevski déclarera son amour à Anna. Flattée mais lucide, elle le décline et avoue à sa sœur qu'elle « ne ressemble en rien à la femme dont il a besoin. Son épouse doit se consacrer entièrement à lui, lui donner toute sa vie, penser seulement à lui ». Dostoïevski trouvera l'âme sœur un an plus tard, mais conservera de très bonnes relations, personnelles et épistolaires, avec les deux sœurs Korvine-Kroukovski.

Avec leurs idées avancées, Anna et Sophie n'ont aucune envie de rester à Palibino à attendre qu'on leur présente un prince charmant. Anna décide de se trouver un mari "fictif". En 1868, elle alla démarcher, avec Sophie et une amie, un jeune professeur d'Université qui ne fut pas autrement étonné, mais qui refusa l'aventure. Elles jetèrent alors leur dévolu sur Vladimir Onoufriévitch Kovalevski (1843-1883). Fils d'un petit propriétaire polonais (marié à une Russe) de la province de Vitebsk, Vladimir (Waldemar), après des études de droit, avait participé à l'insurrection polonaise de 1863, à la campagne de Garibaldi en 1866, il avait été précepteur de la fille de Herzen à Londres, il traduisait et éditait les ouvrages de base du nihilisme : Darwin (il était « le plus cher ami russe » de Darwin, et Sophie participera à ses traductions), Ch. Lyell, A. Brehm, K. Vogt, J. Moleschott, J.-S. Mill, Platon, etc. Il accepta la proposition,... mais demanda à choisir Sophie, chez qui il avait perçu l'amour de la science. Le père ne put que se plier à la farouche volonté de sa fille et le mariage fut célébré en septembre 1868 à Palibino. Kovalevski introduisit Sophie dans les milieux « nihilistes » de Saint-Pétersbourg. Elle y fit notamment la connaissance de Nadejda Souslova (1843-1918), première femme russe médecin (docteur de l'Université de Zürich), sœur de l'amante de Dostoïevski et auteur de quelques récits « nihilistes ».

En mai 1869, Sophie part pour l'Allemagne, accompagnée de sa sœur Anna et de son « frère » de mari, et dotée par son père de 20 000 roubles. Vladimir allait étudier la paléontologie dans diverses universités (Vienne, Iéna), tandis que Sophie se consacrait aux mathématiques, d'abord à Heidelberg puis à Berlin. Sa curiosité pour cette science avait été éveillée dès l'enfance par des cours lithographiés de calcul intégral et différentiel qui tapissaient, faute de mieux, les murs de sa chambre.

À Berlin, pendant quatre ans, le mathématicien Karl Weierstrass (1815-1897), le meilleur analyste de son époque, donne à Sophie des cours privés (l'Université de Berlin n'acceptait pas les femmes) et l'accueille dans sa famille comme sa propre fille. Indifférente aux choses de la vie quotidienne, à la nourriture comme à sa mise, dépourvue d'esprit pratique, elle ne vit que pour les mathématiques, tout en recherchant et repoussant à la fois l'affection de son mari. En 1874, l'Université de Göttingen lui décerna *in absentia*, au vu de trois dissertations (au lieu d'une seule pour les hommes) le grade de docteur *summa cum laude* (avec les félicitations du jury) : elle devint ainsi la première femme docteur en mathématiques.

Entre temps, Sophie avait fait une escapade à Paris, attirée par la Commune, qui semblait devoir réaliser ses idéaux, et dans laquelle sa sœur jouait un rôle de premier plan. Celle-ci avait tout de suite quitté Sophie pour rejoindre Paris, à l'insu de ses parents. Elle y avait fait la connaissance de la féministe André Léo, et toutes deux fonderont le journal *La Sociale* au moment de la Commune. Anna s'était liée aussi avec Victor Jaclard (1840-1903), professeur de mathématiques, docteur en médecine, militant blanquiste, franc-maçon, membre de l'Internationale. En 1870, elle le suivit à Genève, où il dut se réfugier. Anna y retrouva nombre de révolutionnaires russes en exil, parmi lesquels Elisabeth Dmitrieff, leur voisine de Saint-Pétersbourg (née en 1851), qui avait mis toute sa fortune au service de la Cause. Toutes les deux sont parmi la dizaine de fondateurs de la section russe de la Première Internationale et sont en contact avec Marx (à Londres). En 1871, le Paris insurgé va être le rendez-vous de toutes ces jeunes Russes aristocrates et révolutionnaires. Elisabeth Dmitrieff est l'une des fondatrices et l'une des principales dirigeantes de l'« Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés »³. Avec son écharpe rouge, sa cape noire et sa ceinture de pistolets, elle est l'égérie de la Commune. Anna, dont le « mariage républicain » avec Jaclard a été célébré par Benoît Malon le 27 mars, travaille au Comité de Vigilance des citoyennes de Montmartre, qui s'occupe de questions d'éducation. Selon Louise Michel, elle se conduisit en « héroïne ». Sophie et son mari réussirent à franchir les lignes prussiennes et vécurent la Commune pendant 38 jours, du 5 avril au 12 mai (la Commune avait été proclamée le 28 mars, et le 2 avril commença l'attaque de Paris par les troupes versaillaises qui y entrèrent le 21 mai). Sophie, rapporte son amie Leffler, « aurait voulu raconter une nuit dans une ambulance, où sa sœur et elle firent le service des blessés, avec des jeunes filles rencontrées jadis à Pétersbourg, et qu'elles retrouvèrent là. [...] Les bombes tombaient autour d'elle sans lui causer aucune frayeur ; au contraire, son cœur battait de joie à l'idée de vivre en plein drame, en pleine histoire » (Leffler, p. 161). [...]

Sophie rentra en Russie en 1874 avec son doctorat en poche, comme la narratrice du roman, et avec son mari qui avait obtenu en 1872 son doctorat en paléontologie à Iéna. En 1875, elle lui proposa d'en finir avec la fiction : « Il y consentit ; sa complaisance était inépuisable. L'essai fut loyal des deux parts, ainsi qu'il convenait entre honnêtes gens, et malheureux des deux parts. Il était trop tard. La naissance d'un enfant ne put effacer le passé. On ne s'exerce pas impunément pendant des années aux situations fausses et aux sentiments

³ Cf. S. Braibant, *Elisabeth Dmitrieff, aristocrate et pétroleuse*. Belfond, 1993.

faux »⁴. Une fille, Sophie (qui deviendra aussi mathématicienne), naquit en 1878, et sera la plupart du temps laissée à la garde d'autrui. Faute de pouvoir obtenir un poste dans l'enseignement supérieur (fermé aux femmes), Sophie Kovalevskaja se plonge, comme la narratrice de son roman, dans la vie de la société pétersbourgeoise, écrit des critiques de théâtre et des articles scientifiques. Elle fréquente des savants (D. Mendeleev, I. Setchenov), des écrivains (I. Tourgueniev, F. Dostoïevski). Son mari se lance dans des opérations immobilières (maisons de rapport, bains, journal) et commerciales (raffinerie de pétrole) qui le ruinent. Il se suicide au chloroforme en 1883.

Sophie s'était remise aux mathématiques en 1880 en présentant une brillante communication sur les intégrales abéliennes au Congrès international des Naturalistes à Saint-Pétersbourg. Le mathématicien suédois Gösta Mittag-Leffler l'avait remarquée, et en 1884, en tant que recteur de l'Université de Stockholm, il lui offrit une chaire de professeur de mathématiques, la première au monde qu'une femme ait occupée : « Une monstruosité telle qu'un professeur de mathématiques féminin est fâcheuse, inutile et désagréable », estimera Auguste Strindberg dans un journal suédois (Leffler, p. 188)⁵. Dès sa deuxième année d'enseignement, Sophie faisait ses cours en suédois, ainsi qu'elle s'y était engagée.

En 1886, l'Académie des sciences française proposa pour le prix Bordin de « perfectionner en un point important la théorie de la rotation d'un corps solide autour d'un point fixe ». Sous la devise « Dis ce que tu sais, fais ce que dois, advienne que pourra », Sophie présenta un mémoire qui remportera en 1888 ce prix. Deuxième femme (après Sophie Germain) à recevoir cette prestigieuse distinction scientifique, elle connut une célébrité mondiale. En 1889, elle est élue membre correspondant de l'Académie des sciences russes : c'est encore une première pour une femme.

Ni la gloire ni la science, cependant, ne lui apportent le bonheur, qu'elle cherche désespérément. « Pour son malheur, elle ne pouvait être longtemps satisfaite ni à Stockholm, ni ailleurs ; la vie devait lui fournir sans cesse des événements dramatiques, des raffinements intellectuels nouveaux, et la grise monotonie de l'existence quotidienne lui semblait haïssable ; tout ce qui rentrait dans le cadre des vertus "bourgeoises" lui faisait horreur » (Leffler, p. 186). Elle s'éprend d'un cousin éloigné de son mari, Maxime Maximovitch Kovalevsky, historien du droit et sociologue, professeur à l'Université de Moscou de 1877 à 1887. Suspendu en 1887 à cause de ses idées libérales, Maxime avait été invité à enseigner à Stockholm, Oxford et Paris. Mais Kovalevsky hésite devant la nature jalouse et tyrannique de Sophie, qui de son côté ne veut pas sacrifier sa carrière scientifique. Leffler parle d'une lutte exténuante entre les deux tendances profondes de Sophie, « celle d'accomplir une grande œuvre intellectuelle, et celle de s'absorber complètement dans un sentiment nouveau et puissant ». Le drame, en partie autobiographique, qu'elle compose en 1887 avec Anne-Charlotte Leffler (qui l'écrit en suédois), *La lutte pour le bonheur*. Deux drames parallèles (« Comment ce fut, et comment cela aurait pu être »), reflète cette impossible quête du bonheur personnel. Elle mourut le 10 février 1891 des complications d'une pneumonie. Un ministre russe déclara : « On a beaucoup trop entendu parler de cette femme qui, en dernière analyse, n'était qu'une nihiliste ».

4 Arvède Barine, « La rançon de la gloire. Sophie Kovalevsky », *Revue des deux mondes* du 15 mai 1894, p. 375.

5 « Il fallut attendre 1908 pour qu'une autre femme, Marie Curie, soit nommée professeur dans une université, 1933 pour qu'Emmy Noether soit professeur de mathématiques aux Etats-Unis et 1938 pour qu'une femme soit nommée professeur de mathématiques dans une université française » (J. Détraz, op. cit., p. 23).

C'est cette vie qui a inspiré le roman de Kovalevskaïa. Une nihiliste est un roman de formation, l'histoire de la maturation politique et sentimentale de la fille d'un grand seigneur campagnard, éduquée en vase clos pour devenir une Miss modèle puis une brillante femme du monde. Les langues des paysans qui se délient après la promulgation de l'acte d'affranchissement de février 1861, la lecture de vies de martyrs chrétiens, puis les entretiens avec un professeur de Pétersbourg relégué dans sa propriété à cause de ses idées libérales ouvrent les yeux de l'héroïne, Véra Barantsova, sur les réalités de son pays et font naître en elle le « désir enflammé d'être utile à la cause ». « Que faire? ». L'éternelle « question russe » (avec « À qui la faute? »), est ici personnelle et presque kantienne : « Que puis-je faire? » pour donner un but à ma vie, « être utile à la "cause" » (de la liberté et de la justice). Cette question existentielle, l'héroïne la pose de but en blanc, en 1874, à la narratrice de ce petit roman, — alter ego de Sophie Kovalevskaïa.

Après s'être éprise de son mentor, que la mort lui enlèvera, Véra « monte » à Saint-Pétersbourg dans l'espoir d'y trouver la « grande armée clandestine » de ceux qui s'attellent à la « destruction du despotisme et de la tyrannie ». En vain, jusqu'à ce que s'ouvre un grand procès de « révolutionnaires »⁶. Véra assiste aux séances du procès, se lie avec les familles des détenus, et va enfin satisfaire son désir de se sacrifier en trouvant le moyen d'alléger le sort d'un jeune « criminel politique » (juif) condamné à vingt ans de réclusion en forteresse, autant dire à la mort : elle l'épouse en prison (mariage blanc inversé). À la suite d'une scène assez cocasse, Véra obtient l'autorisation de suivre le condamné en Sibérie : elle marche sur les traces des femmes des décembristes, ces officiers qui avaient tenté un coup d'État constitutionnaliste en décembre 1825, et que leurs femmes aristocrates accompagnèrent courageusement en Sibérie.

Martyre des temps modernes, Véra accomplit l'« exploit » (podvig, au sens religieux d'exploit ou d'avancement spirituel) auquel elle aspirait. La dimension religieuse du mouvement révolutionnaire russe, même lorsqu'il se veut athée, a souvent été relevée, et elle apparaît bien ici, avec l'amour du prochain, le rêve d'un royaume de Dieu terrestre de justice et de fraternité, l'esprit de sacrifice et l'ascétisme personnel⁷. Véra Figner, membre de l'organisation terroriste « La Volonté du peuple », écrit dans ses Mémoires : « Les concepts et les sentiments chrétiens, les idées sur la sainteté de l'ascétisme et du sacrifice, tout cela me porta vers la doctrine nouvelle... C'était elle la véritable mission apostolique de notre temps. »⁸

Véra veut dire « la foi ». Véra Figner (1852-1942), Véra Zassoulitch (1849-1919), une autre terroriste, Véra Pavlovna, l'héroïne du roman de Tchernychevski *Que faire?* (1863), parangon de l'émancipation féminine, portent ce prénom. Et la Véra de notre récit a un prototype réel, Véra Gontcharova, une nièce de la femme de Pouchkine, qui était intervenue de la même manière en faveur d'un inculpé du « procès des 193 ».

⁶ S. Kovalevskaïa s'inspire du « procès des 193 » qui se déroula d'octobre 1877 à janvier 1878, auquel elle avait assisté : les inculpés étaient pour la plupart des étudiants, qui, désireux de passer de la théorie à la pratique, étaient en 1874 « allés au peuple » pour mieux le connaître et pour lui porter la bonne nouvelle, c'est-à-dire l'instruire de son état d'exploité et l'inciter à se rebeller ; voir le roman de Tourguéniev *Terres vierges* (1877). Deux à trois mille d'entre eux furent arrêtés, 770 furent déférés devant la justice. Cf. F. Venturi, *Les intellectuels, le peuple et la révolution. Histoire du populisme russe au XIX^e siècle*. Gallimard, 1972, 2 vol.

⁷ Cf. S. Bulgakov, « Geroizm i podvizhnichestvo » (« Héroïsme et sainteté »), in *Vexi (Les Jalons)*, M. 1909 ; G. Nivat, « Aspects religieux de l'athée russe », *Cahiers du monde russe et soviétique*, XXIX (3-4), 1988, p. 415-426.

⁸ Véra Figner, *Mémoires d'une révolutionnaire*, Denoël Gonthier, 1973, p. 237

En présentant une « nihiliste » qui n'a rien d'une virago, d'une pétroleuse ou d'une « bombiste » (jeteuse de bombes), bien que son maximalisme eût pu la mener sur cette voie, Sophie Kovalevskaja démythifie le mot et rejette l'amalgame nihiliste=terroriste. Elle montre aussi à ses contemporains radicaux que d'autres voies sont peut-être préférables : « Elle ne comprenait pas, dit la narratrice au sujet de Véra, qu'on pouvait aussi être utile par d'autres moyens tout simples ». La distance ironique que la narratrice met entre elle et son héroïne qui aspire au martyr indique bien le refus par l'auteur de tout extrémisme.

Une nihiliste parut après la mort de son auteur, en 1892 à Stockholm, en suédois (sous le titre *La famille Vorontzoff*), et en russe à l'Imprimerie russe libre de Genève, où le roman fut réédité en 1895 et 1899 par l'éditeur des révolutionnaires russes M. K. Elpidine. Ce n'est qu'en 1906 que le roman put enfin paraître à Moscou, mais la traduction allemande, déjà interdite en 1896, fit encore l'objet d'une interdiction en 1915.

En comparaison de cette vie d'une « nihiliste » devenue une célébrité grâce aux mathématiques, son petit roman posthume peut sembler pâle : pas de mariage fictif, pas de gloire, simplement le lent éveil d'un esprit et d'un cœur à l'amour humain et à l'amour du prochain. La réussite d'*Une nihiliste* tient cependant dans le mélange harmonieux d'un roman socio-politique et d'un roman psychologique. [...] Mieux que de gros ouvrages didactiques, le roman montre les raisons de la marche inexorable de la Russie vers une révolution qui dévorera ses enfants, à partir d'une soif de justice et de sacrifice digne d'admiration. Mais en faisant de l'utilité à la « cause » le critère éthique suprême, en subvertissant le christianisme, réduit au temporel, on comprend que le nihilisme n'est pas séparable de cette évolution vers un dogmatisme meurtrier. Une nihiliste est l'enfance, encore pleine d'idéaux et d'illusions, du mouvement démocratique russe, avec ce mélange caractéristique de nihilisme, de féminisme et d'héroïsme, cette aspiration à l'unité, à l'intégrité de la pensée et de l'action qui semble avoir été un idéal que Sophie n'atteignit que par le truchement de son héroïne.

Romans anti-nihilistes : Leskov, Dostoïevski, Krestovski

4. Les populistes

Après la période de la contestation individuelle et de l'émancipation personnelle, les nihilistes se tournent au début des années 70 vers le « peuple », c'est-à-dire, essentiellement, les paysans : c'est la période des « propagandistes », de la « marche au peuple » évoquée par Sophie Kovalevskaja au chapitre IX de son roman. Comme l'écrit Stepniak-Kravtchinski, « de 1873 à 1875, le type du propagandiste fut plutôt religieux que révolutionnaire. Sa foi, c'était le socialisme, son Dieu — le peuple. Il allait au martyr avec la sérénité d'un chrétien des premiers siècles »⁹. L'échec de cette campagne des « populistes » conduisit à une scission du mouvement, et à la formation en 1879 d'une aile radicale (*La Volonté du peuple*) qui va avoir recours au terrorisme politique. Le 1-er mars 1881, Alexandre II, le « tsar libérateur » devenu réactionnaire par crainte des révolutionnaires, est assassiné.

Radicalisation : le service du peuple remplace la quête de l'indépendance personnelle (à partir de 1875).

Education ou propagande/révolution?

Pipes établit que le terme de populiste n'est apparu dans le vocabulaire politique qu'en 1878, après donc la marche au peuple de 1872-1874 des étudiants qui se disaient propagandistes, agitateurs ou socialistes révolutionnaires, mais pas populistes. Le populisme

⁹ Stepniak, *La Russie souterraine*. Paris 1885, p. 51.

naît dans le « Groupe révolutionnaire-populiste du Nord » de M. Natanson et A. Mikhaïlov, fondé en 1876, et qui deviendra deux ans plus tard « Terre et Liberté » (1876-79), affiliée à l'Internationale fédéraliste, i. e. anarchiste (Christine Fauré *Terre, terreur, liberté* [4, p. 199-200]). Ce groupe rejetait la propagande socialiste auprès des paysans prônée par Lavrov : le peuple n'a pas besoin d'être éclairé, le révolutionnaire doit simplement se mettre à l'écoute de ses revendications séculaires et l'aider à s'organiser. Il est au service du peuple, et ne saurait parler en son nom ni lui imposer une idéologie d'origine savante, comme le socialisme. Ce populisme révolutionnaire insiste sur l'autonomie du peuple, et non sur son originalité (représentée pour les slavophiles, pour Herzen ou Mikhaïlovski par la commune rurale). Le peuple doit se libérer lui-même, selon ses vœux, et non selon les théories des intellectuels.

Proclamation « Aux femmes » écrite par Netchaev ou Zajcev à Genève en 1869 ou 1870. Stites, 181. La solution de l'émancipation est dans la révolution sociale. Lit. nasledstvo 1941, XL-XLII, p. 146.

Cercle de Tchaïkovski de Marc Natanson (étudiant en médecine). Kropotkine, Stepniak-Kravtchinski, Lopatin, Sinegub, Nicolas Tchaïkovski + une dizaine de femmes de 15 à 21 ans, de couches privilégiées (1871) : ¼ de femmes.

Lavrov, 1873 :

Движение, которое называют теперь женским вопросом, поднялось в Европе и Америке вне всяких отношений к рабочему социализму, и лишь у нас, в России, они связаны, но более эмпирически, чем строго научно. (*Утопический социализм в России* с. 429).

4.1. La “marche au peuple” (1874)

1600 arrestations (15% de femmes), 770 inculpations, dont 158 femmes (20%), 40 étant jugées : Ekaterina Brechko-Brechkovskaïa (1844-1934), “grand-mère de la révolution” (de nobles polonais), s-r. , quitte la Russie en 1918, meurt en Tchécoslovaquie à 90 ans.

Procès des 50 (mars 1877, contre les membres de l’Organisation pan-russe social-révolutionnaire, fondée à Zürich) : 16 femmes, 6 au bagne, deux en “maison ouvrière”, les autres déportées en Sibérie. Sofia Bardina et son intervention. Déportée en Sibérie, elle s’enfuit et se suicida en 1883 à Genève.

Olga Loubatovitch : née à Moscou en 1853 dans une famille noble. Partie étudier la médecine à Zurich en 1871. En 1875 travaille en usine pour y mener un travail de propagande. Arrêtée et jugée au procès des 50. Déportée en Sibérie occidentale, où elle soigne la population. En 1878 gagne SPb, entre au comité exécutif de la Volonté du peuple en 1879. Arrêtée en 1881, est bannie en Sibérie, où elle passe plus de vingt ans d’exil. Meurt en 1917. Elisabeth Kovalskaïa, née Solntseva, en 1849 ou 1851, d’une serve et d’un riche propriétaire, qui la reconnut. Propagandiste, arrêtée en 1880, condamnée au bagne à perpétuité (à Kara, où eut lieu en 1889 un suicide collectif des détenu(e)s politiques qui protestaient contre les châtiments corporels infligés aux femmes, et notamment à Kovalskaïa). Retrouve la liberté en 1903, après 23 ans, part en Suisse, devient s.r. Meurt en 1943.

Procès des 193 (janvier 1878) : 37 femmes . Cf. Kovalevskaïa.

Sur les 2000 révolutionnaires recensés dans les années 60, on compte 65 femmes.

Femmes de 20 à 30 ans, d’origine noble (67%), instruites ; juives, qui étaient plus soumises au despotisme familial. Cf. Soljénitsyne.

Cf. Polonskij, « Shto mne ona? » (1878) :

УЗНИЦА

Что мне она! – не жена, не любовница,

И не родная мне дочь!

Так отчего ж ее доля проклятая

Спать не дает мне всю ночь!

Спать не дает, оттого что мне грезится

Молодость в душной тюрьме,

Вижу я – своды... окно за решеткою,

Койку в сырой полутьме...

4.2. Les terroristes

Les raisons de la radicalisation :

- l’échec de la “marche au peuple” :

Après l’échec de cette propagande, il ne s’agit plus d’aller instruire le peuple ou de lui inculquer la doctrine socialiste, mais de désorganiser l’État pour que le peuple puisse réaliser ses espérances séculaires, — l’obtention de la terre et de la liberté. À l’automne 1879, Terre et Liberté se scinde en une aile terroriste, urbaine, coupée du peuple (malgré son nom : La Volonté du peuple, Zemlja i volja), et un courant (minoritaire) qui préconise

l'« expropriation » et la collectivisation des grands domaines au profit des paysans (Le Partage noir, avec Plekhanov).

- les étudiant(e) de Zürich)

Groupe d'étudiant(e)s radicaux à Zürich (juifs et russes). De 1864 à 1874 118 femmes russes (soit deux fois plus que d'hommes) s'inscrivirent à l'Université de Zürich, surtout en médecine. 70 avaient une activité révolutionnaire : membres de la 1-ère Internationale, participantes la Commune de Paris, dont Elizaveta Dmitrieff (-va) (qui avait fondé avec Louise Michel un club d'ouvrières, une union d'infirmières.

En mai 1873 le gvt russe ordonna par un oukaze aux étudiants de Zürich de rentrer en Russie en janvier 1874, avec des accusations infondées. Scission. Les plus radicaux vont à Paris ou Genève.

Vera Figner (de nobles de Kazan), influence des lectures. Arrive avec son mari (avocat) et sa sœur à Zurich en 1872. L'ordre de revenir en Russie la fit pencher vers le radicalisme. Rompt avec son mari, retourne en Russie en 1874, participe à la marche au peuple.

Parmi les 5664 révolutionnaires connus pour les années 70, il y a 12,5% de femmes.

Anna Koulichova au premier plan du soulèvement de Milan en 1897.

Narodnaja volja za terror. Comité exécutif de 28 membres, avec pour but l'assassinat d'Alexandre II : un tiers de femmes de 23 à 30 ans : Vera Figner, Sofia Perovskaïa. Toutes issues de milieux privilégiées, instruites. A part trois, toutes finirent en prison, en Sibérie, ou pendue (Perovskaïa).

Sofia PEROVSKAÏA, fille d'un ex-général-gouverneur de la province de Pskov. Son frère, qui avait pris part à des manifestations étudiantes, lui fait lire Pisarev, elle s'inscrit à des cours pour jeunes filles, où elle fait la connaissance d'autres j. filles socialistes. Puritanisme du cercle. Diffusion des œuvres de Marx, Lassalle, Lavrov et Bervi parmi les étudiants, propagande dans les fabriques

Sofia Perovskaïa, qui donna le signal au "bombiste", fut condamnée à mort et pendue, avec quatre autres terroristes ; Gesia Gel'fman, enceinte). Par la suite, les femmes furent conamnées à des peines de bague ou de forteresse.

Véra ZASSOULITCH. Née en 1849 dans une famille noble de la région de Smolensk, cadette de trois filles qui participèrent toutes au mvt révol. Perd la foi. Rêve d'"exploits", de "lutte suprême". Veut éviter de devenir gouvernante. Suit un modèle christique, puis romantique (Schiller, Lermontov, Ryleev). Etudie pour être institutrice, arrive l'été 1868 à SPb et se lie avec Netchaev. Arrêtée en mai 1869, incarcérée jusqu'en 1871 à la forteresse Pierre-et-paul. En 1873 part pour Kharkov où elle suit des cours de sage-femme. Entre en contact avec le groupe terroriste des Emeutiers du sud. De retour à SPB, le 29 janvier 1878, elle tire sur le préfet de police Trepov, qui avait fait fouetter un prisonnier politique. Le tribunal (présidé par A. F. Koni, 1844-1927) l'acquitta le 31 mars 1878, et elle s'enfuit en Suisse. En 1879 adhère à Tchernyj peredel, et rejette le terrorisme. Membre de Osvoboždenie truda de Plexanov, mencheviste. Traduit Engels (*Razvitie socializma ot utopii k nauke*, 1884, et Marx , *La misère de la philosophie*, 1893), écrit la première biographie de Voltaire (1893)

et celle de Rousseau (1899), sous le pseudonyme de N. Karelin. Meurt à SPb en 1919. C'est V. Z. qui est à l'origine du mvt de terreur contre les représentants de l'Etat.

Dans une de ses « Poésies en prose » (« Le seuil », 1878), Tourgueniev mettait en scène une « jeune fille russe » prête au sacrifice (le modèle est Véra Zassoulitch), décidée à affronter « le froid, la faim, la haine, la raillerie, le mépris, l'offense, la prison, la maladie, la mort même » :

« — Imbécile! grinça quelqu'un derrière elle.
— Sainte! — répondit une voix. »

Vera FIGNER née en 1852 ; aînée d'une famille noble de 6 enfants. Diplômée de l'Institut de jeunes filles de Kazan. En 1872 part à Zurich avec son mari et sa sœur pour étudier la médecine. De retour en Russie, en 1875, travaille comme infirmière, rejoint le groupe Terre et Liberté, puis en 1879, La Volonté du peuple. Participe à la préparation de l'attentat contre Alexandre II. Arrêtée par la trahison de Degaïev, en 1883. Condamnée à mort, sa peine est commuée en détention à perpétuité. Passe vingt ans à Schlüsselbourg, dans une cellule, seule, jusqu'à l'amnistie de 1905. Rallie la révolution bolchevique, écrit 7 volumes de mémoires. Meurt en 1942, à 90 ans, sans avoir adhéré au parti bolchevik.

Le terrorisme ne connaîtra guère de répit en Russie jusqu'à la révolution de 1917. Ce sont ces terroristes qui seront appelés nihilistes en Occident : quantité d'articles, d'études et de romans mettent en scène le « parti » ou la « secte nihiliste » russe : Le roman d'une nihiliste d'Ernest Lavigne (1879), Véra, ou les nihilistes, première pièce d'Oscar Wilde (1880), La Russie rouge de V. Tissot (1880), Tartarin sur les Alpes d'A. Daudet (1885), Le nimbe noir de Péladan (1907).

Dans les années 70, l'action révolutionnaire est la seule activité où la femme est l'égale de l'homme.

4.3. Le mythe de la femme russe chez Péladan (1858-1918)

Mythe de la femme russe révolutionnaire en France, après 1881.

Son grand œuvre est une « éthopée » (peinture des mœurs contemporaines) en 21 volumes (trois septénaires), la Décadence latine, que l'on a pu comparer à la Comédie humaine. Le premier volume, le Vice suprême, écrit en 1881-1882, parut en 1884, avec une préface de Barbey d'Aurevilly, et le dernier, la Torche renversée, en 1925, après la mort de l'écrivain en 1918. La Décadence latine appartient à la littérature décadente par son imaginaire et son style, mais est violemment antidécadente : décadent lui-même par son mode de vie esthète, son accoutrement de mage, son intérêt pour l'ésotérisme, Péladan dénonce par toute son œuvre et toute son action le règne du médiocre, du matérialisme, du naturalisme en littérature et en peinture, du militarisme et du colonialisme en politique.

La vision de la femme russe de Péladan est fondée sur la fusion de deux mythes français : celui de la femme fatale, qui apparaît dans la littérature et la peinture dans les années 1860 avec Baudelaire, Flaubert (Salambô, la Tentation de saint Antoine), Théophile Gautier, Barbey d'Aurevilly, Huysmans, Zola (La joie de vivre, Fécondité, Nana), Gustave Moreau etc. Et le mythe d'une Russie jeune et barbare qui envahira tôt ou tard le vieil Occident. Ce mythe a pris naissance avec la retraite de Russie et l'arrivée triomphale d'Alexandre I^{er} et de ses « cosaques » à Paris, en 1814. Il est réanimé par l'écrasement du soulèvement polonais de 1830 (cf. Légendes démocratiques du Nord de Michelet) et les attentats des nihilistes russes, qui aboutirent à l'assassinat d'Alexandre II le 1^{er} mars 1881. Les femmes étaient nombreuses parmi les terroristes (Véra Zassoulitch, acquittée en 1878, Pérovskaja, pendue en 1881, Kovalskaja, Véra Figner), et le thème des nihilistes avait pénétré dans la littérature

européenne : en 1880, O. Wilde publie sa première pièce, *Véra*, ou les nihilistes, où une belle nihiliste, chargée d'assassiner un jeune tzar, préfère se poignarder, plutôt que de tuer celui qui s'annonce comme un réformateur sincère. Dans *Tartarin sur les Alpes* (1885), d'Alphonse Daudet, le héros tarasconnais tombe amoureux d'une nihiliste, Sonia de Wassilief, qui a tué en pleine rue le président du Conseil de guerre, mais il devrait devenir « tzaricide » pour qu'elle l'aimât « en libre grâce ».

Que la femme russe soit associée dans l'esprit de Péladan à la nihiliste-révolutionnaire, nous en trouvons la preuve dans un curieux hymne « À la Slavie », publié dans un recueil de poèmes en prose illustrés de vignettes symbolistes, édité avec raffinement sous un pseudonyme féminin... russe en 1885 : *Étrennes aux dames. Le Livre du désir*, par la princesse Anna I. Dinska. Voici intégralement cet hymne « À la Slavie », illustré par un dessin de Claude Tillier représentant une femme nue assise, les cheveux épandus sur les épaules :

À la jeune Slavie qui se trouble et chancelle aux effluves de sa puberté ; aux chevaliers de la Pologne, aux Tzyganes de la Püsta ; aux Madgyars éperonnés, aux Viennois énamourés, je bois.

Je bois surtout à cette naissante Russie qui fait sauter son empereur comme le bouchon du champagne.

I

Certes, ce sont d'affreux mécréants que les nihilistes ; mais qui sait si Balzac n'eût pas admiré ces prodigieux machinistes de coups de théâtre historiques? et si l'on conspire, c'est que l'on s'ennuie : il y a dans les complots autant au moins de dames de la cour que de femmes du commun ; les Slaves n'ayant pas de gestes à faire, font des crimes pour s'occuper.

Ah! si jamais un but précis leur venait, malheur à qui voudrait barrer la route ; tout le monde là-bas a l'étoffe d'un héros ou d'un martyr, et de tout l'Occident nulle race ne veut

aussi fort qu'elle veut ; les Rotopschine se comptent par centaines, les Catherine par millions ; la Russe prépare de terribles étonnements à ces gens modérés qui écrivent l'histoire ; car on l'a dit et la preuve se fait tous les jours dans l'intimité des palais, le désir d'une femme russe ferait sauter le Kremlin.

À la jeune Slavie qui se trouble [...] champagne.

II

Ivan Tourgueneff que Zola imite n'a dit que la Russie de province : le grand monde russe renferme les dernières Listomère et les dernières Cadignan . Plus prismatique et changeante que Protée, la femme russe a l'imprévu et le charme prestigieux du violon ensorcelé des Tzyganes ; malheur à qui l'aime! trois fois malheur à celui qu'elle aime! Ses ardeurs sont terribles, sa jalousie folle, sa passion démente ; c'est Lélia avec des reins, et le coup de vent de la steppe dans l'esprit. Le maître le plus aveuglant de lumière appartient au plus froid soleil, ainsi au plus froid pays la femme la plus ardente : formidable antithèse que la température de la rue et celle des alcôves, à Saint-Pétersbourg!

10

Sic. Allusion au comte Théodore Rostopchine, gouverneur de Moscou, qui ordonna d'incendier la ville pour en chasser Napoléon.

11

Héroïnes de Balzac.

Mais, galants avant de monter en traîneau pour la Cythère slave, réfléchissez ; comme dans la ballade : « hurrah! les hommes vont vite dans les bras russes. »

À la jeune Slavie qui se trouble [...] champagne.

Péladan donne dans le *Nimbe noir*, dix-neuvième tome de la *Décadence latine*, paru en 1907, un portrait d'aristocrate nihiliste qui sacrifie sa vertu à la cause révolutionnaire :

« L'héroïne de ce livre accomplit le grand œuvre de la sainteté, elle se sacrifie pour le soulagement de beaucoup : c'est une mystique de la pitié et de la justice.

« Mais la nature de son sacrifice répugnerait tellement aux hagiographes que son nimbe doit être noir, comme celui d'une Judith de Béthulie, d'une Esther et plus près de nous d'une Charlotte Corday. Ces femmes livrèrent leur beauté pour le rachat de leurs frères. »

Dans ce roman russe visiblement inspiré par la révolution de 1905, la princesse Sophia Nariskina Mentchikoff a fait vœu de chasteté pour se donner entièrement à la cause révolutionnaire. Mais après avoir dépensé toute sa fortune pour les nihilistes, elle consent à se livrer au prince Ignatief pour un million de roubles destinés à la Révolution, puis prend du poison : « Sainte Sophia! » — tels sont les derniers mots du roman.

Péladan était loin d'être un nihiliste : c'était un monarchiste, mais épris de justice. Il considérait la doctrine des nihilistes comme une « littérature d'aliénés », mais il avait du respect pour le mouvement de libération : « Les gribouilleurs de la Révolution russe semblent échapper d'un asile et ne mériter que leur réintégration. Ces piteux gens de lettres déconsidèrent un mouvement, grandiose par le courage déployé, légitime par l'abîme de maux où se convulse une nation. » Il explique et justifie le nihilisme par les excès de l'autocratie et par la « passionnalité » des Russes.

Le mythe de l'âme russe féminine, chez Péladan, est donc construit à partir de considérations géopolitiques (l'invasion de l'Europe décadente par la Russie barbare), historiques (le nihilisme) et psychologiques. Les femmes russes fatales des romans de Péladan portent au paroxysme la force d'âme, l'intrépidité, l'insoumission (à l'homme ou au tsar) de la Slave, telle qu'elle est peinte dans l'hymne « À la Slavie » : « Tout l'avenir de la civilisation est suspendu aux lèvres de la femme slave. Aura-t-elle le baiser intelligent? »¹² .

4.4. Critique du féminisme par Tolstoï

Ne traite pas de l'émancipation de la femme dans ses romans, car "les buts de l'art sont incommensurables avec les buts sociaux" (lettre à Boborykine de juillet 1865).

Tolstoï vilipende G. Sand : ses héroïnes étaient si exécrables qu'il eût fallu, si elles avaient existé dans la réalité, les attacher à un char d'infamie et les traîner à travers SPb! (Sémon, 347).

« Trud mužčin i ženščin » (1886) : chap. XL de *Tak što že nam delat'?* (1882-86) : catéchisme à l'usage de la femme, qui ne doit pas trahir sa vocation de mère.

Ch. 14 : « On émancipe la femme dans les Universités et dans les Parlements, mais on la considère comme un objet de jouissance ».

Lettre à Tchertkov du 17-17 avril 1886 (t. 85, p. 346)

« Ženščiny » «Nedel'noe čtenie», t. 25, p. 412 ; t. 42, p. 296.

La vocation des femmes est d'assurer la prolongation de l'espèce humaine. La vocation de l'homme est plus vaste que celle de la femme.

12

Péladan, *À cœur perdu*, op. cit, p. XIV [écrit en 1886-1887].

Conservateur, dénigre dans ses lettres les féministes ; au dîner des Oblonski (chap. IV, 10-13 de Anna Karenine ; TF Folio, p. 428), le problème est discuté, mais non résolu. I,2 : la princesse Chtcherbatski constate avec effroi que les temps ont changé.

Tolstoï analyse les dépendances de la femme : la dépendance de l'argent : Dolly est dépouillée de sa fortune par son mari, Stiva Oblonski. Karénine utilise l'argent comme "un pont d'or pour le retour" de l'épouse infidèle.

Soumission morale et soumission légale à l'autorité du mari. Mais dégagée de l'autorité maritale, Dolly est un chef de famille privé de droits légaux.

Pour T. l'émancipation ne résoud pas le pb, le déplace du psychologique vers le social.

Cf. AK, IV,12 et VI,23 (contraception défendue par Anna, TF, 684).

Contre le travail des femmes (lettres à Straxov)

Pour T., le fond du pb féminin est le pb sexuel :

Dans La sonate à Kreutzer T. démythifie l'amour et le mariage. La matière et la chair sont haïssables.

« L'absence des droits de la femme n'est pas dans le fait qu'elle ne peut pas voter ou être juge (s'occuper de ces affaires-là ne constitue aucun droit), mais en ceci qu'elle devrait, dans ses rapports sexuels être l'égale de l'homme, avoir le droit d'user de l'homme ou de s'abstenir de lui selon son désir, et non d'être choisie » (Pozdnychev in La sonate à Kreutzer, chap. 9).

Après 1880 toute nostalgie de la Madone purificatrice est balayée (Sémon, 409). La femme devient une créature du diable.

IV - Au tournant du siècle.

1. Les premières organisations féministes

Développement du capitalisme

Parmi les ouvriers, 25% de femmes dans les années 1880, 40% en 1914 (plus de la moitié dans le textile), avec des salaires inférieurs, souvent de moitié.

Enseignement : les cours féminins sont fermés en 1886, puis réouverts. Les cours Bestoujev, à Spb. continuent. Cf. souvenirs de Diakonova. Après 1905, essor du nombre d'étudiantes : 25 000 en 1914 dans une dizaine de villes.

Jusqu'en 1911, les femmes ne peuvent enseigner que dans le primaire et le secondaire (écoles pour j. filles).

Entre 1907 et 1912 (3^o Douma), accès au doctorat et à l'Académie ds sciences : historienne Alexandra Efimenko. Sofia Kovalevskaïa en Suède.

Médecine : 1500 femmes médecin en 1910, soit 2/3 de plus qu'en France, Angleterre et Allemagne (500), soit 10% des médecins.

Peterburgskij zhenskij texnicheskij institut : 1906-1924

Après 1905, articles sur le contrôle des naissances

Prostitution en augmentation : 30-50 000 enregistrées à Spb. (1 400 000 ha).

La fosse de Kouprine (1909)

- Les mouvements modérés :

La révolution de 1905 marque le début d'une deuxième phase, qui dure jusqu'en 1917 : désormais, les féministes revendiquent l'égalité des droits civils et politiques. Leur principale organisation, la Société féminine russe de bienfaisance mutuelle, réussit à rassembler plus de 1 000 personnes lors du premier congrès panrusse des femmes, à Saint-Pétersbourg, en décembre 1908.

deux tendances : pour l'égalité politique, et pour le socialisme

Nombreuses organisations de bienfaisance :

Février 1905 : création d'une Union pan-russe pour l'égalité des femmes.

10 avril : premir meeting féminin politique (1000 participantes) à SPb.

Premier congrès en mai : 300 déléguées : égalité des droits, enseignement mixte (cf. Quatre femmes..., p. 292).

Les partis de droite (y compris P. Milioukov, contre sa femme) contre le droit de vote.

La révolution de 1905 ne donne pratiquement rien aux femmes. Seules les femmes de Finlande bénéficièrent du droit de vote.

Cf. article de Kuskova in Encyclopédie Granat, t. 20, priloženie, p. 31-38.

Pétitions pour le droit de vote (5000 signatures en 1906, 7000 en 1907).

Premier congrès pan-russe des femmes à SPb. : décembre 1908, 1053 déléguées de diverses organisations, russes et étrangères. Classe moyenne, instruction secondaire ou supérieure, 58% avaient un métier. (Stites, 301).

En 1912, fils et filles ont les mêmes droits pour hériter (en ville)

1913, Ženskij den' à SPb (2000)

1914 : passeport pour les femmes : mêmes droits que pour les hommes (voyage, travail, finances, logement)

Baisse des adhérents des ligues féministes

Le mvt reste un mvt de classe moyenne et supérieure

Le droit de vote est accordé par la révolution de février

"Изначально, Международный женский день 8 марта был не праздником, а днём протеста женщин против дискриминации. Впервые отмечался 8 марта 1857 года в Нью-Йорке, когда женщины, работающие в текстильной промышленности и на фабриках по пошиву одежды, вышли на демонстрацию протеста против ужасных условий труда и низких зарплат. Полиция разогнала демонстрацию. В последующие годы женские демонстрации приурочивались к этому дню. Так, 8 марта 1908 года в Нью-Йорке около 15 000 женщин (огромная демонстрация для того времени) вышли на демонстрацию, требуя сократить рабочие часы, повысить зарплату и предоставить им избирательные права. Решением Социалистической Партии США (28 февраля 1909) и Социалистического Интернационала (1910, Копенгаген) 8 марта было объявлено Международным Женским Днём. 8 марта 1913 года женщины разных стран вышли на антивоенные демонстрации, пытаясь предотвратить Первую Мировую Войну.

В России Международный Женский День впервые отмечался в 1913 году в Санкт-Петербурге. 8 марта (23 февраля по старому стилю) 1917 года в России прошли женские демонстрации против участия России в войне. Эти демонстрации стали началом Февральской Революции, которая стала предтечей Октябрьской (Великая Октябрьская социалистическая революция). Таким образом, мы отчасти обязаны женщинам Победой коммунизма в отдельно взятой стране.

Международный Женский День был популярен в мире в 1910-е и 1920-е годы, но потом его популярность сошла на нет. В СССР, этот день потерял политическую окраску и стал днём всех женщин, одним из немногих неполитических праздников. С 1966 года, в соответствии с Указом Президиума Верховного Совета СССР от 8 мая 1965 года, Международный Женский День стал праздником и нерабочим днем.

По инициативе феминистских организаций, с 1960-х годов Международный Женский День празднуется и на Западе. В этот день западные женщины празднуют достижения в области борьбы за свои права.

Интересный факт, но Русская православная церковь не признает этого праздника и рекомендует верующим женщинам воздерживаться от его отмечания."

2. La littérature décadente et symboliste

- La libération sexuelle dans la littérature du début du XX^e siècle

Après l'échec de la révolution de 1905, la question du bonheur individuel vient au premier plan. Suppression de la censure préalable en décembre 1905.

Признаком этического упадка в русском обществе является крутой поворот во взглядах на женщину.

Gorki, *Razrushenie lichnosti* (fin)

Даже имея в виду хронически плохое состояние органа памяти у русских людей, надеюсь, нет надобности напоминать им исторические заслуги русской женщины, её великий социальный труд, её подвиги. Начиная с Марфы Борецкой и Морозовой, кончая женщинами раскольничьих скитов и революционных партий, мы видим перед собою образ эпический.

Величественная простота, презрение к позе, мягкая гордость собою,

недюжинный ум и глубокое, полное неиссякаемой любви сердце, спокойная готовность жертвовать собою ради торжества своей мечты — вот духовные данные Василисы Премудрой, великолепно и любовно очерченные старыми мастерами образа и слова, а ещё точнее — музой новейшей русской истории.

Редко на протяжении трудного пути своего спрашивала она, "пеня":

— "Долго ли муки сея, протопоп, будет?"

Но когда ей говорили:

— "Марковна! До самья смерти" — она, "вздохня", отвечала:

— "Добро, Петрович, ино ещё побредём".

И вдруг — эта женщина, воистину добрый гений страны, ушла из жизни, исчезла, как призрак; на место её ставят пред нами "кобыл" (прошу заметить, что в этой статье я пользуюсь только теми грубостями, которые были уже употреблены ранее в журналах и газетах последнего времени), наделяют их неутолимою жаждою исключительно половой жизни, различными извращениями в половой сфере, заставляют сниматься нагими, а главным образом — предадут на изнасилование.

Последнее удовольствие приняло характер спорта: если А. насиловал одну женщину, Б. — трёх, и если Г. — старушку тётку, Ф. — родную дочь. С поразительною быстротою мещанство, одолевшее писателей, заставило их изнасиловать женщин всех возрастов и во всех степенях родства. Теперь, чтобы избежать повторений, необходимо литераторам обратить свои творческие силы на щук, ворон и жаб, следуя примеру одной из своих групп, которая, будучи понуждаема запросами публики, серьёзно приступила к изучению кошек.

Trois bestsellers :

1907 : *Sanine* de Artsybachev. Тип "estestvennogo cheloveka".

Ljubov' Dmitrievna Zinov'eva-Annibal, femme de Vjach. Ivanov : *Tridcat' tri uroda* (1907, rééd. 1991) : pose pour 33 artistes —> 33 monstres. Les 33 portraits rabaissent la beauté, l'art et la vie comme œuvre d'art se détruisent mutuellement. Culte de Dionysos, de Sapho, union à trois (cf. I. Žerebkina, *Strast'*, p. 65). Thème lesbien (Gippius, Poliksena Solov'eva, Ljdmila Vilkina-Minskaja, svt caché sous un discours masculin, Sofïa Parnok).

Cf. A. Volynskij, « Russkie ženščiny », *Minuvšee* 17, 1995.

Verbickaja : *Les clés du bonheur* (1909-1913). Cf. article de Tchoukovski. 30 000 ex. En 4 mois, 500 000 ex. en 10 ans (ensemble de ses œuvres). Krasota = dobro

Gnev Dionisa de E. Nagrodskaja (1911), inspiré par *Pol i xarakter* de Weininger.

Ljudi de A. Kamenskij (1910)

Anna Mar (pseudonyme de Anna Lenshina) : *Zhenshchina na kreste* : Masochisme féminin. Héros polonais (prêtre catholique, que tente de séduire l'héroïne). 49 comptes rendus négatifs sur 50. Se suicide en 1917 à 29 ans.

V. Rozanov contre l'ascétisme du Nouveau testament.

Cf. RL 1, 1999

Loxvickaja

Critique marxiste : l'érotisme moderniste n'est pas sain, mais pervers ; c'est une manifestation d'individualisme ; l'amoralisme n'est pas révolutionnaire. (cf. Nordau : le décadentisme est un symptôme de dégénérescence névropathique).

- *Le mythe de l'androgynie* (cf. *La femme dans la modernité russe*, Lyon 2002).

En redécouvrant les mythes, l'hermétisme et l'eros sous toutes ses formes, le modernisme russe tendait à une synthèse universelle. Le mythe de l'androgynie en est un des aspects, et il est naturellement présent dans le modernisme sous ses aspects philosophiques, poétiques, artistiques et pratiques.

Le mythe de l'androgynie tel qu'il se présente en Occident, — car l'archétype de l'androgynie divine est attesté dans des civilisations autres que judéo-chrétiennes, — tient sa fortune non pas tant du célèbre récit du *Banquet* de Platon, où la division en deux des trois espèces primordiales d'êtres humains, l'homme double, la femme double et l'androgynie, d'origine lunaire, explique les différentes formes d'attraction sexuelle, que du verset 27 du premier chapitre de la Genèse : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; mâle et femelle il les créa ». Bien que ce récit ne permette pas, en bonne exégèse, de doter le Dieu de la révélation mosaïque de traits androgyniques, vont se développer à partir de là deux courants d'interprétation, gnostique puis kabbalistique, qui se fondent sur l'idée d'une androgynie primordiale.

Le premier courant, représenté par les écrits dits d'Hermès Trismégiste, de Philon¹³ d'Alexandrie, mais aussi par les Pères grecs, Origène, Grégoire de Nysse, Maxime le Confesseur, continué par Scot Érigène au IX^e siècle puis par les alchimistes de la Renaissance (avec le Rebis), Jakob Boehme au XVII^e s, et Franz Baader à la fin du XVIII^e-début du XIX^e siècle, et enfin Soloviev et Berdiaev, voit dans le premier homme créé à l'image de Dieu un être idéal androgynie, et dans la différenciation sexuelle une dégradation de l'Unité primordiale.

La Kabbale spéculative, compilée aux XII-XIII^e siècle, avec notamment le livre du *Zohar*, affirme aussi l'androgynie de Dieu et de l'Homme primordial, l'Adam Kadmon. Mais pour le *Zohar*, la chute n'est pas un mal : l'homme et la femme étaient liés à l'origine dos à dos, et « comme cette union n'était pas parfaite, Dieu détacha la femme et la porta à Adam, de manière qu'ils pussent se voir face à face [...] C'est ainsi que naquit leur principe médiateur, l'amour »¹⁴. Nous verrons que Sergueï Boulgakov se place dans cette tradition, pour laquelle l'androgynie n'est nullement un idéal de plénitude à retrouver, contrairement à la tradition gnostique, néoplatonicienne chrétienne, alchimiste puis romantique, pour laquelle elle est la figure de la *coincidentia oppositorum*.

À ces sources spéculatives, il faut ajouter toute la littérature romantique puis décadente européenne, dans laquelle le mythe de l'androgynie est largement illustré : Schlegel, Novalis, Swedenborg, qui sert de caution à Balzac pour *Séraphîta* (1834), *Mademoiselle de Maupin*, de Théophile Gautier, servant plutôt de modèle au décadentisme, chez lequel le mythe se dégrade en s'incarnant dans des personnages bisexuels ou hermaphrodites. L'androgynie est l'une des obsessions de toute la littérature décadente, ainsi que de la peinture des années 1880-1890,

13

Pour Grégoire de Nysse, « la division des sexes a été surajoutée à l'image [de Dieu en l'homme] » (J. Daniélou, *Platonisme et théologie mystique*, P. Aubier, 1944, p. 51).

14

H. Sérouya, *La Kabbale*. Grasset, 1947, p. 267 (qui cite le *Zohar*).

avec en particulier Gustave Moreau, Klimt, Khnopff, F. Rops, O. Redon, les Préraphaélites et d'autres¹⁵.

Le mythe est au centre de l'œuvre de Joséphin Péladan, qui lui consacre un roman (*l'Androgyne*, 1891) et un essai, *De l'androgyne. Théorie plastique* (1910).

En Russie, le mythe est introduit avant tout par Vladimir Soloviev (1853-1900), nourri de Boehme et de Baader. La restauration de l'androgyne primitif, ou plus exactement de l'image de Dieu en l'homme, est le but de l'amour, tel que Soloviev l'expose dans *Le sens de l'amour* (1892-1894), mais aussi, plus clairement, dans *Le drame de la vie de Platon* (1898) :

« Le Dieu d'avant les siècles a créé l'homme, il l'a créé à son image et à sa ressemblance : homme et femme il les créa. Donc, ce qui doit être restauré, l'image et la ressemblance divines, ne concerne pas la moitié de l'homme, pas son sexe, mais l'homme intégral, c'est-à-dire l'union positive des principes masculin et féminin (l'androgynisme véritable), sans confusion extérieure des formes — ce qui est monstrueux, et sans séparation interne de la personne et de la vie — ce qui est une imperfection et un principe de mort. »¹⁶ L'amour théurgique tendra à « l'intégralité primitive¹⁷ de l'être humain, dans un dépassement de la division et de l'antagonisme des sexes »¹⁸, à la « restauration de l'image divine » dans l'être humain¹⁹, car seul celui que Soloviev appelle « l'homme véritable » ou « l'homme intégral » peut être immortel ».

Pour Berdiaev (1874-1948), le mythe de l'androgyne est « le seul grand mythe relatif à l'homme sur lequel la métaphysique anthropologique puisse se fonder » : « Nous le trouvons dans le "Banquet" de Platon, dans la gnose géniale de Boehme, où il occupe une place centrale. L'homme, selon le dessein de Dieu, est un être intégral, androgyne, à la fois solaire et tellurique, logique et élémentaire. Et c'est uniquement en tant qu'être complet, qu'il est un être chaste et sage. En tant qu'être sexuel, déchiré, réduit à une seule moitié, il est voué à la

15

Cf. Mario Praz, *La chair, la mort et le diable dans la littérature du XIX^e siècle. Le romantisme noir*. Gallimard (Tel), 1998, p. 287 ; Miyna Kaptan Belkora, *Le thème de l'androgyne en littérature et en peinture de 1875 à 1900*. A.N.R.T., Lille, 1988, 347 p. ; F. Monneyron, *L'Androgyne décadent*, op. cit.

16

V. Soloviev, *Le sens de l'amour. Essais de philosophie esthétique*. Tr. de B. Marchadier, O.E.I.L., 1985, p. 160. Précisons que « l'image » est donnée dès l'origine, tandis que la « ressemblance » (*podobie*) est un but eschatologique.

17

Hans Urs von Balthasar, *La gloire et la croix. II. Styles. De Jean de la Croix à Péguy*. Aubier, 1972, p. 226.

18

V. Soloviev, op. cit., p. 74.

19

Id., p. 63, 48.

désharmonie, à l'attraction passionnée et à l'insatisfaction. Le péché originel est lié avant tout à la rupture sexuelle, à la chute de l'androgynie... »²⁰

L'androgynie primordiale définit l'essence de l'être humain : c'est un modèle à retrouver. Il y a chez le philosophe une véritable utopie androgynique de l'homme nouveau (*novyj čelovek*), qui doit retrouver l'image et la ressemblance de Dieu, et du Christ-androgynie,²¹ mužedeva, ainsi que Berdiaev traduit *männliche Jungfrau* de Boehme : « L'homme nouveau est avant tout l'homme du sexe transfiguré, qui rétablit en lui l'image androgynique et la ressemblance de Dieu, déformée par la décomposition en masculin et en féminin dans le genre humain. Le mystère de l'homme est lié au mystère de l'androgynie. » (p. 238). Berdiaev distingue naturellement l'androgynisme de l'hermaphrodisme : « L'androgynisme est la ressemblance divine de l'homme, son élévation supranaturelle. L'hermaphrodisme est un mélange (confusion) animal, naturel de deux sexes, qui n'est pas transformé en existence supérieure. » (p. 238).

L'anthropologie de S. Boulgakov (1871-1944) procède quant à elle à un examen critique du mythe de l'androgynie et à son dépassement. Tout en acceptant la conception de l'androgynie originel de Gen. 1,²² Boulgakov considère, contre la tradition gnostique, néoplatonicienne, boehmienne, que la création de la femme fut non une dissociation de l'harmonie originelle,²³ mais au contraire l'accomplissement, l'achèvement de la création de l'homme. La division des sexes était nécessaire à la reconnaissance de l'Autre et de Soi.

La philosophie boulgakovienne de l'altérité est plus moderne que la pensée mythique de Berdiaev. L'androgynie est conçue par Boulgakov (et la Kabbale, qu'il cite souvent) comme découverte de la complémentarité homme/femme, tandis qu'elle est pour Berdiaev et toute la tradition néo-platonicienne et boehmienne suppression de cette dualité, abolition de la sexualité en vue d'une transfiguration de l'eros.

Boulgakov rejette le « faux spiritualisme » des partisans du retour à l'androgynie, pour qui le sexe est un obstacle au salut ou une malédiction, et le corps une enveloppe peccamineuse (Boulgakov cite Origène, Grégoire de Nysse, Maxime le Confesseur, Scot Erigène, Boehme, Berdiaev, et leur oppose la Kabbale. Boulgakov s'élève contre les tenants du « troisième sexe » et leur « principal idéologue », Soloviov, avec Hippus ou Berdiaev.

C'est cependant la tradition solovievienne, en fait allemande (Boehme et Baader) d'un androgynisme originel à retrouver qui inspire la littérature et la vie de nombre de représentants de l'Age d'argent : recherche idéaliste d'une intégrité primordiale, — dans la Belle Dame de Blok, dans les mariages blancs ou les unions à trois, dans le bisexualisme ou l'homosexualisme, le dionysisme, le troisième sexe, les travestissements, jusque dans les sectes russes des castrats et des *khlysty*.

20

N. Berdiaev, *De la destination de l'homme*. L'Age d'homme, 1979, p. 90.

21

N. Berdjaev, *Sobranie sočinenij 2. Smysl tvorčestva*. P. YMCA-Press, 1985, p. 110, 222-223, 239.

22

Cf. S. Boulgakov, *Le Paraclét*. Tr. par C. Andronikof. Aubier, 1944, p. 310.

23

S. Bulgakov, *Svet nevečernij*, M. 1917, p. 287-291.

Quelques exemples des manifestations les plus explicites du mythe de l'androgynie, en laissant de côté le futurisme et la peinture, avec notamment Vrubeľ et son Démon androgynie, Somov, dans les dessins érotiques duquel l'androgynisme tient plus du travestissement que de la sublimation, ou Filonov, dont plusieurs tableaux et dessins de 1912-1913 intitulés « Homme et femme » évoquent le souvenir de l'être humain androgynie au temps de son existence paradisiaque.

Z. Hippius (1869-1945), à qui S. Makovski trouvait une ressemblance avec un androgynie d'une toile de Somov, a sans doute le plus sciemment voulu incarner, dans sa vie et dans son œuvre, le mythe de l'androgynie. Elle a exposé sa théorie de l'androgynisme dans un article sans grande originalité de 1931, dans la ligne de Platon et de Soloviev, « L'arithmétique de l'amour » (*Čisla*, 5, 1931) : l'androgynisme est à la base de la nature humaine, avec en chacun la prédominance d'un des deux principes, masculin ou féminin : les êtres humains sont soit androgynes, soit gynandres (*mužeženskoe, ženomužskoe suščestvo*). Eros les pousse à rechercher leur autre moitié, l'autre unique, qui est en rapport de symétrie inverse, comme dans un miroir²⁴. Hippius a lu Weininger, et peut-être aussi Jung. Plus intéressante est l'inscription de cet androgynisme dans sa poésie, dont on a souvent noté que le sujet lyrique est toujours masculin. Mais dans la poésie de 1905 « Ты » (*Vesy*, 1906, 3-4), le sujet lyrique est tantôt masculin (*ždal*), tantôt féminin (*poljubila*), et s'adresse à un androgynie lié, comme chez Platon, à la lune :

Ждал и жду я зари моей ясной,
 Неутомимо тебя полюбила я...
 Встань же, мой месяц серебряно красный,
 Выйди, двурогая,- Милый мой — Милая...

Le poète rêve d'une réintégration finale :
 И будет все в одном соединеньи –
 Земля и небеса. (Любовь, 1900)

C'est cette union des contraires complémentaire qui semble avoir été réalisée dans le couple Hippius-Merejkovski, ainsi caractérisé par V. Zlobin :

« Она очень женственна, он – мужествен, но в плане творческом, метафизическом роли²⁵ перевернуты. Оплодотворяет она, вынашивает, рождает он. Она – семя, он почва. »

24

Z. Gippius, « Arifmetika ljubvi » (1931), in *Russkij Eros, ili filosofija ljubvi v Rossii* (ed. V. P. Sestakov), M. Progress, 1991, p. 211 ; cf. Id., « O ljubvi » (1925), *ibid.*, p. 193.

25

V. Zlobin, *Tjaželaja duša*. Whashington, 1970, p. 19, cité in Z. N. Gippius, *Sočinenija*, pod red. K. M. Azadovskogo i A. V. Lavrova, L. 1991, p. 5.

Ce couple chaste a pu être rapproché de celui de celui de Vera Pavlovna et de Lopoukhov, dans le *Que faire?* de Tchernychevski²⁶. L'adjonction d'un troisième membre, Filosofov, androgyne et homosexuel, devait préfigurer l'instauration de l'ère du Troisième Testament johannique, d'une nouvelle église, à l'instar du trio Vjač. Ivanov, Lidia Zinovieva-Annibal et S. Gorodetski : seul l'amour, d'essence divine, réalise la réconciliation du masculin et du féminin dans l'unité divine, réunit le terrestre et le céleste.

Merejkovskij, quant à lui, après avoir donné avec Léonard de Vinci un modèle de totalité androgyne, poursuivra la quête de l'androgyne dans l'émigration (*Jésus cet inconnu ; Tajna trex ; Tajna Zapada*, avec un chapitre intitulé « L'androgyne »)²⁷.

Ce que recherchait Hippius, était l'Homme avec une majuscule, l'être humain, l'individu, au-delà de la différence des sexes. Il en va ainsi de Tsvetaeva, pour qui l'androgynisme est une forme de dépassement des limites du sexe qui peut se manifester comme bisexualité ou comme neutralisation du sexe (effacement des frontières ou inversion des signes, avec les femmes viriles et les hommes féminins, comme *Car'-Devica*, où l'union du soleil et de la lune est cependant impossible)²⁸. Tsvetaeva recherche l'âme sœur, qu'elle soit maculine et féminine, l'âme n'ayant pas de sexe (cf. *Histoire de Sonetchka*).

Blok : Annenski le premier, semble-t-il, exprima la ressemblance de Blok avec un androgyne, dans le quatrain que lui inspira le portrait de Blok par Somov : Pod belomramornym oblič'em androgina...

Gumilev, « Androgin » (1909).

Le mythe de l'androgyne permet ainsi aux poètes de construire leurs relations symboliques. Comme pour Hippius ou Tsvetaeva, mifotvorčestvo et žiznetvorčestvo sont liés.

L'archétype de l'androgyne exprime une nostalgie de l'unité, de l'uni-totalité. Il permettait d'échapper à l'archétype de la Femme fatale, toujours présent dans l'imaginaire moderniste. Le mythe de l'androgyne, de par ses aspects à la fois théosophiques, poétiques et pratiques est une utopie eschatologique caractéristique du modernisme russe : la transfiguration du monde était inséparable d'une transfiguration de la nature humaine.

26

Cf. O. Matich, « The Symbolist Meaning of Love : Theory and Practice » in Irina Paperno and John Delaney Grossman (eds), *Creating Life. The Aesthetic Utopia of Russian Modernism*, Stanford UP, 1994, p. 40-44.

27

Cf. T. Paxmuss, « Metafizičeskie koncepcii Merežkovskix », in D. Merežkovskij, Malen'kaja Tereza, Hermitage, Ann Arbor, 1984, p. 40-46.

28

S. El'nickaja, Poëtičeskij mir Cvetaevov : Konflikt liričeskogo geroja i dejstvitel'nosti. Wiener Slawistischer Almanach, Sonderband 30, 1990, p. 102.